

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 45

JEUDI, 10 NOVEMBRE 1881

Prix du numéro 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est publiée tous les jeudis par les nouveaux propriétaires. L'impression, les gravures, etc., etc., se font à la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les Etats-Unis ; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par années s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées au Gérant de la Compagnie Litho-Burland, au bureau de *L'Opinion Publique*.

Adresser les correspondances littéraires : " Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LA CHAMBRE EST MORTE. VIVE LA CHAMBRE !

La politique, c'est le terrain des surprises et de l'imprévu : il est rare que les choses y tournent comme le prédisent ceux qui pensent le mieux les connaître. Ainsi, on ne parlait naguère dans les journaux que de réconciliation des partis. Il ne devait plus y avoir ni rouges, ni bleus, que des blancs ; on allait se donner la main et s'embrasser ; la coalition allait se faire, était faite. La Province était dans l'attente de cet événement lorsque, soudain, on lui annonce que la Chambre d'Assemblée est dissoute, et qu'au lieu de s'embrasser on se battra à outrance. Nous assisterons aussi impassible à la bataille que nous serions resté froid devant ce mariage ! seulement au lieu de compter des baisers, nous compterons des coups ; nous offrons à l'avance aux vainqueurs nos félicitations, aux vaincus nos condoléances.

La Chambre qui s'en vient et celle qui n'est plus auront eu ceci de commun, qu'elles auront vu le jour au pire temps de l'année. La première est née en 1878, au milieu des boues de cet atroce mois de mai que les poètes sont seuls à trouver beau, et la future Assemblée naîtra au mois des morts et des chemins coupés d'ornières. Qu'elles n'aient que ce point de ressemblance, nous le souhaitons vivement. Jamais Parlement de Québec, depuis 1867, n'a eu une existence plus fiévreuse, plus tourmentée que la défunte Chambre. Elle a vu deux gouvernements la diriger, et chacun de ces gouvernements s'appuyer sur des majorités si faibles, partant si fuyantes, qu'en se quittant à la fin de chaque séance, les députés pouvaient se demander si eux-mêmes et le gouvernement verraient la journée du lendemain. Elle a vécu avec la perspective constante d'une chute de ministère et sous la menace d'une dissolution. Le Parlement de 1878 a été notre petite Convention, moins l'échafaud.

On annonce en même temps que la dissolution de la Chambre, la retraite de plusieurs députés. Ils renonceraient à la vie publique pour s'occuper de leurs affaires personnelles. Il ne nous appartient pas d'étudier les causes de ces renoncements aux honneurs de la représentation nationale, honneurs qui cachent plus d'épines que de roses, mais nous espérons qu'il ne faut pas les attribuer au peu d'attraits qu'offre la politique provinciale. Il n'est que malheureusement trop vrai qu'on cherche dans certains quartiers à dénigrer notre Parlement de Québec.

C'est un danger et une injustice. Nous ne saurions trop fortifier nos institutions provinciales, château-fort de notre autonomie ; nous ne saurions trop leur donner d'éclat, de relief ; et comment arriver à ce but si quelques-uns des plus habiles d'entre nous ne viennent pas s'y asseoir pour que ce parlement français brille autant par l'éloquence et les fortes conceptions que la scène plus grande et plus vaste d'Ottawa ? Il n'y a pas à se le dissimuler, nos hommes publics inclinent vers le Parlement fédéral, et il y a une tendance à

rabaisser Québec, comme s'il y avait là moins de champ ouvert à l'intelligence, un moins beau rôle à jouer et partant moins d'hommes marquants ! C'est une injustice. Prenons pour point de comparaison la dernière Assemblée législative. Nous soutenons qu'elle n'a rien eu à envier à celle d'Ottawa à tous les points de vue. M.M. Chapleau, Loranger, Langelier, Mercier, et bien d'autres députés que nous pourrions nommer, avaient à Ottawa leurs égaux, mais non leurs supérieurs, chacun dans son parti. Les députés de Québec, au moins les plus marquants, ont encore un autre grand mérite, c'est qu'on peut dire qu'ils donnent leurs services pour rien, car on ne peut raisonnablement prétendre que les 500 piastres qu'on accorde à un avocat pourvu de clients, soit une indemnité pour le temps consacré aux intérêts publics. Nous ne voudrions pas faire entrer dans une question de ce genre une considération aussi mesquine, mais dans le siècle où nous sommes, elle s'impose ; et l'argent que l'on touche est souvent, aux yeux du vulgaire, la mesure des services rendus.

Ne serait-ce pas le moment d'examiner si la suppression du double mandat a été utile ou non à l'Assemblée de Québec ? Nous pouvons en parler en toute liberté ; c'est une affaire du domaine de l'histoire et, de plus, elle a été réglée, par une majorité prise des deux côtés de la Chambre. Nous croyons, pour notre part, que la réforme a été malheureuse. Il ne pouvait que nous être avantageux de voir nos hommes les plus forts, dans nos deux parlements, car les hommes de gouvernement sont partout très rares, et il serait un peu présomptueux de croire que nous en avons toujours assez pour deux Chambres. Du reste, y aurait-il excès de ce côté, qu'il se corrigerait bientôt jusqu'à appauvrissement, car la magistrature et les hautes charges de l'état viennent souvent moissonner dans le champ de la politique. Une des raisons qui a porté la législature provinciale à fermer ses portes aux députés d'Ottawa, c'est la crainte que le Parlement d'Ottawa ne vint exercer une trop grande influence à Québec. Ce qu'on redoutait n'est jamais arrivé pendant l'existence du double mandat, et, du reste, cela fut-il arrivé, que cet inconvénient eût été racheté par de grands avantages. Il devrait y avoir entre Québec et Ottawa cette relation qui existe entre les parents pauvres et les parents riches. Les premiers tiennent à avoir leurs grandes entrées chez les seconds au risque de voir ceux-ci leur faire petite façon, qu'on nous passe l'expression. Ottawa, pour nous, c'est le parent riche ; il a mille moyens de battre monnaie, et Québec en a très peu, et encore cherche-t-on à les lui enlever. Si les ministres de Québec et les chefs de l'opposition étaient à Ottawa, ils aideraient puissamment leurs collègues à plaider notre cause dans le partage des millions. Nous n'avons pas à reprocher aux députés fédéraux un manque d'énergie et de patriotisme, mais plus nous aurions de forces concentrées, agissant dans la même direction, plus les résultats seraient considérables.

N'est-il pas aussi question, à chaque session, des empiètements du pouvoir fédéral sur les droits des législatures provinciales ? Si quelques députés de Québec siégeaient à Ottawa, ne leur appartiendrait-il pas de surveiller les droits de la législature provinciale et de s'opposer à ces petites violations de notre constitution dont ils seraient les gardiens naturels ?

Mais le double mandat n'existe plus et il faut en prendre son parti. Le peuple restreint dans son privilège de choisir ses représentants ou bon lui semble, est appelé aujourd'hui à élire des députés à l'Assemblée de Québec. Puissent le patriotisme et la sagesse préider à son choix ! Que ceux qui seront élus soient les meilleurs de tous ceux qui se croient appelés ! C'est une curieuse chose que des élections générales ! Tout l'élément populaire entre en agitation et en ébullition, et l'absence de calme rend le triage d'autant plus difficile. Souhaitons qu'en dépit de cette agitation il saura s'en tirer à son avantage, et que dans quelques jours nous pourrions dire avec peu de regrets pour la défunte Assemblée et en fondant de grandes espérances sur la nouvelle : La Chambre est morte, vive la Chambre !

A.-D. DECELLES.

CHOSSES ET AUTRES

On sait que le théâtre de la Grande-Bretagne et celui des Etats-Unis vivent du théâtre français qu'ils pillent sans merci. Prendre une pièce française, la traire, c'est l'affaire de tous les jours à Londres et à New-York. Quelquefois, on fait connaître l'origine du drame, mais souvent les plagiaires se contentent de dire : *adapted from the french*. Presque toutes les pièces jouées à Montréal, depuis quelques années, par les comédiens américains de passage dans notre ville, sont des pièces françaises. Ce qu'il y a de plus curieux c'est que le plus souvent l'auteur (1) américain ne daigne pas donner sur le programme du spectacle le nom de l'auteur français.

Sans parler des ouvrages dramatiques français dont les titres ont été conservés et qui forment en ce moment le noyau du répertoire courant des théâtres londoniens (le *Cheval de Bronze*, *Olivette*, les *Cloches de Cornaille*, le *Voyage en Suisse*, la *Muscotte*, etc., etc.), on peut énumérer les œuvres de deux célèbres adaptateurs, M. Tom Taylor (qui vient de mourir) et M. Dion-Boucicault, qui continue " à faire " ses cinq actes tous les deux mois :

The Ticket of Leave Man (c'est *Léonard*, de Brisebarre et Nus) ; *The Hidden Hand* (*L'Aïeule*, de Ch. Edmond) ; *The Brigand and his Banker* (*le Roi des Montagnes*, d'Edmond About) ; *House and Home* (*le Péril en la Demeure*, de Feuillet) ; *Christmas dinner* (*Je dîne chez ma mère*) ; *A Sheep in Wolf's Clothing* (*Une Femme qui déteste son mari*, de Mme de Girardin) ; *Lead Astray* (*la Tentation*, de Feuillet) ; *Kerry, night and Morning* (*la Joie fait peur*, de Mme de Girardin) ; *Mimi* (*la Vie de Bohème*, de Mürger) ; *A Man of honour* (*le Fils naturel*, de Dumas fils) ; *Séraphine*, de Sardou (sous le même titre) ; *Pauvrette* (*la Bergère des Alpes*, de d'Ennery) ; *Forbidden fruit* (*le Procès Vauradieux*, de D'Alacour et Hennequin) ; *Villord Cypse* (*la Closerie des Genêts*, de F. Soulié) ; *Jezebel* (*le Pendu*, de Michel Masson) ; *After Dark* (*les Bohémiens de Paris*, de d'Ennery) ; *Amy Blasse* (*le Gamin de Paris*, de Bizard) ; *Belphegor* (*Puillasse*, de d'Ennery) ; *Geneviève* (*le Chevalier de Maison-Rouge*, de Dumas et Maquet) ; *Contempt of Court* (*le Réveillon*, de Meilhac et Halévy) ; *Used up* (*l'Homme blasé*, de Duvert et Lauzanne) ; enfin, comme bouquet, la pièce de Brisebarre et Nus : les *Pauvres de Paris*, devenue : *The Streets of London*, pour Londres, et *The Streets of New-York*, pour l'Amérique !

Et la liste est loin d'être complète. A Montréal, nous avons vu jouer : *Diplomacy* (*Dora*, de Sardou) ; *Mother and Son*, du même auteur, *une celebrated case*, (une Cause célèbre) de d'Ennery, *The two Orphan*, (les Orphelines), du même auteur, etc., etc.

Quelle facilité de production..... au second degré ! Et dire que tous ces gens-là ont le courage de dire du mal de ce théâtre français, avec raison sans doute, à cause de son immoralité, mais au moins devraient-ils se garder de le faire connaître à leur public.

* *

Nous lisons dans la *Tribune*, de Montréal :

" Garfield, qui n'était pas très religieux, était superstitieux, presque fataliste. Comme Napoléon, il croyait à la destinée, à l'influence de certaines dates. Il croyait, par exemple, qu'il mourrait le jour anniversaire de la bataille de Chickamanga. Il est mort en effet ce jour-là.

" Il est étonnant de voir tant de gens qui refusent de croire les vérités les plus claires de la religion s'attacher à des puérités."

L'entre-filet de la *Tribune* est à rapprocher des lignes qui suivent, extraites du *Free Press* du 26 février, lignes que notre confrère a dû oublier, car il n'a pas rappelé son présage de mauvais augure :

" Pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, l'inauguration d'un Président aura lieu un vendredi, le 4 mars prochain, jour où M. Garfield prendra possession de la Maison Blanche. Les gens superstitieux regardent ce fait comme un autre signe de mauvais augure pour cette année fatale de 1881."

Il ne resterait plus à établir maintenant que le dé-

funt Président s'est trouvé à une table de treize convives, et sa mort s'expliquerait tout naturellement. Tout de même, sans sa présence à un dîner au nombre fatal de convives, il y a dans cette idée du Président, et ce vendredi, de quoi confirmer les superstitieux dans leur crédulité !

* *

La *Revue du Monde Catholique*, de Paris, fait des éloges de la *Revue Canadienne*, de Montréal. Elle cite au cours de son appréciation une pièce de vers de M. E. Marceau, publiée par notre Revue, et les trouve charmants. Pourquoi ne les citerions-nous pas aussi ? Ils sont adressés à une mère sur la mort de ses deux petites filles. L'auteur compare les enfants ravis à la tendresse de leur mère aux frileuses hirondelles qui abandonnent leurs nids à l'approche de l'hiver pour aller chercher des climats plus doux, et il dit à la mère :

Elles ont fui, vos hirondelles
Bien avant la fin des beaux jours ;
Leur nid fait de plumes nouvelles
Est vide, hélas ! et pour toujours !

Répandez vos pleurs sans alarmes ;
Pourquoi vouloir les retenir ?
Dieu ne vous défend pas les larmes :
Pleurer, c'est encore bénir.

Elles ont fui, vos hirondelles
Remerciez Dieu, tout en pleurant :
La brise aurait glacé leurs ailes :
O douleur ! vous les aimiez tant !

* *

Pour terminer, détachons quelques joyeux échos de la presse française :

A la cour d'assises :
L'accusé.—Ce n'est pas un assassinat, mon président, c'est un suicide.

Le président.— ?...
L'accusé.—Il disait toujours qu'il voulait se tuer, mais qu'il n'en avait pas le courage. Alors, moi, je l'ai "suicidé !"

Le président.—Mais pourquoi, ensuite, lui avez-vous pris sa montre ?

L'accusé (haussant les épaules).—Dame ! parcequ'il n'en avait plus besoin.

* *

A la Sorbonne :
L'examineur :
—Quel est le plus beau monument de la littérature grecque ?
Le candidat, après avoir longuement consulté le plafond :
—(Édipe.... à colonne ?....

* *

On demandait hier à un jeune homme "moderne" :
—Lequel aimez-vous le mieux : votre oncle Jules ou votre oncle André ?

Le jeune homme, haussant dédaigneusement les épaules :
—Parbleu, mon oncle André !... il est bien plus âgé !

* *

Un jeune bohème a demandé la main d'une héritière.
Il pleit fort à la demoiselle. Mais le papa déclare au candidat qu'avant de donner son consentement, il veut aller aux informations.

—Alors, je romps, dit le bohème.

—Pourquoi donc ?

—Comme vous rompiez certainement après, j'aime mieux rompre avant.... c'est plus digne !

* *

Au chevet d'un agonisant :

L'aïeul de Goni-Goni va mourir, et il se plaint de quitter la vie. Goni-Goni le remonte un peu en lui disant :

—Voyons, il faut vous faire une raison. Votre grand-père est mort, votre père est mort, votre oncle est mort, c'est héréditaire !

LA VRAIE CRITIQUE

A coup sûr, la saine critique
Vaut mieux que l'éloge banal.
Un Inconnu.

En écrivant ce vers mille fois cité :

"La critique est aïe et l'art est difficile,"

Boileau voulait dire que la malveillance, la jalousie et l'impuissance ont beau jeu à critiquer les œuvres d'art, mais ne peuvent rien produire elles-mêmes. Il en a été ainsi de tout temps, et, à cet égard, les beaux-arts et la littérature ont à subir dans notre siècle ce qu'ils subissaient chez les peuples de l'antiquité, chez les Romains et les Grecs. Les artistes et les écrivains ont eu, de tout temps, des ennemis injustes et des admirateurs trop zélés. Les uns et les autres ont également nui au progrès, et si les arts et les lettres ont atteint, à certaines époques, un haut degré de perfection, c'a été grâce à la vraie critique.

Qu'est-ce que la vraie critique ? C'est l'examen raisonné, juste et impartial d'une œuvre artistique ou littéraire. Pour faire de la vraie critique, il faut donc avoir étudié soi-même l'art ou le genre de littérature que l'on veut entreprendre d'examiner, dans le but d'en faire ressortir les défauts, mais aussi les qualités et les mérites. Voilà pourquoi les meilleurs critiques, les critiques vrais et utiles, ont toujours été eux-mêmes des artistes ou des littérateurs distingués ; Jules Janin, Sainte-

Beuve, De Pontmartin et Berlioz en sont des exemples. La bienveillance est leur trait distinctif. Quand ils se laissent influencer par la passion, par la jalousie de métier, ils manquent à leur mission, ils cessent de travailler au progrès pour en entraver la marche, soit en décourageant les talents hors ligne, soit en les attirant dans des controverses oiseuses dont il ne reste que des animosités sans raison et de vaines paroles débitées et trop souvent imprimées sans profit.

Ces généralités peuvent donner lieu à de longs développements qui ne seraient peut-être pas sans utilité. Mais, au point de vue pratique, il vaut mieux rechercher de suite quelle est la mission que doit remplir la critique pour favoriser, en Canada, le développement des arts et des lettres dont les débuts, dans un pays tout jeune encore, sont pleins d'encourageantes promesses, et qu'il serait insensé, pour ne point dire barbare, d'arrêter, à leur essor, par la louange exagérée ou par des attaques injustifiables.

Dans un pays jeune, comme le nôtre, artistes et littérateurs manquent de modèles et de juges, ou, si l'on veut, de maîtres pour les inspirer et de critiques pour les guider. Nul doute que les pionniers de la littérature et des beaux-arts, en Canada, offrent des exemples bons à suivre. Mais les grands maîtres et les chefs-d'œuvre n'y ont point apparu encore, et nous devons les chercher ailleurs.

Pour ce qui est des œuvres des grands maîtres en littérature, nos bibliothèques publiques et particulières les mettent toutes à notre disposition. Il ne s'agit plus que de les étudier sous des professeurs habiles. Nous devons à nos collèges et à nos universités toute une pléiade de jeunes écrivains de grand mérite. Nous n'avons point encore de grandes écoles de peinture, de sculpture et de musique. Nous comptons cependant, parmi nous, quelques peintres, sculpteurs et musiciens distingués ; mais, pour la plupart, ils se sont formés à l'étranger. Voilà, en peu de mots, où en sont les lettres et les beaux-arts en Canada. Et ce bilan doit nous satisfaire, si nous réfléchissons que l'organisation de l'enseignement est de date comparativement récente dans notre pays, et que le Canadien qui veut cultiver la littérature et les beaux-arts doit, en même temps, s'astreindre à une profession ou aux devoirs d'un emploi qui lui donnent le *primus vivere*.

Le temps est encore éloigné où la profession d'écrivain fera vivre son homme en Canada. Est-ce la faute des écrivains ou celle du public ? Question délicate. On prétend que le public canadien ne lit pas. Il ne lit pas assez peut-être, mais il lit, puisque nos libraires vendent un nombre considérable des ouvrages de certains écrivains français. (1) Il lit, puisque certains ouvrages canadiens se sont vendus et se vendent encore ou ne peut mieux, et sont devenus très populaires. (2) Si de très bons ouvrages ne sont pas aussi en faveur qu'ils devraient l'être, cela est dû à l'absence de critique et à l'abus de la louange exagérée. C'est le moment d'expliquer comment procèdent, respectivement, la vraie critique et la réclame qui, trop souvent, remplace et exclut la vraie critique.

La vraie critique—l'examen raisonné, juste et impartial des œuvres littéraires et artistiques—constitue elle-même une œuvre tellement difficile que les écrivains et les artistes les plus éminents peuvent seuls y exceller. Dans la littérature et les arts contemporains, il suffit de mentionner, pour établir cette assertion, Jules Janin, Gustave Planche, Sainte-Beuve, De Pontmartin, Théophile Gautier, Fétis et Scudo, pour ne citer que les noms les plus célèbres dans ce genre. Avant de critiquer les autres, ces écrivains et ces artistes avaient produit des œuvres remarquables. Plusieurs grands maîtres, aussi, n'ont pas dédaigné de faire de la critique ; tels sont, dans les lettres, Châteaubriand, Lamartine, Victor Hugo ; Ingres, pour la peinture et la sculpture ; Halévy, Gounod, Saint-Saëns, pour la musique. Après avoir donné l'exemple, ces grands hommes formulèrent parfois le précepte. Des avis, partant de si haut, ont un effet salutaire et le progrès y gagne. La presse européenne compte aujourd'hui un grand nombre de critiques éminents dont les arrêts font loi, et qui savent être justes, parce qu'ils ont été critiqués eux-mêmes à leurs débuts. Dans notre jeune monde littéraire, quelques écrivains fort remarquables ont fait d'heureux essais de critique. Tels sont MM. les Drs Taché et Larue, M. l'abbé R. Casgrain et les honorables P.-J.-O. Chauveau et Fabre. Aussi, ne voyons-nous point ces écrivains s'extasier devant les réputations surfaites et donner dans la réclame ou tomber dans l'extase, comme le font, tous les jours, d'autres soi-disant critiques plus enthousiastes qu'éclairés. En définitive, pour faire une critique juste et raisonnable, il suffit d'un peu d'étude, de jugement et de bonne foi. Plusieurs de nos journaux et revues publient, de temps à autre, de bons essais dans ce genre. Ces travaux ont une grande utilité ; ils signalent les défauts et les qualités de nos jeunes écrivains. C'est

(1) Entr'autres, Jules Verne, Paul Féval, Raoul de Navery et autres.

(2) Une de perdu et deux de trouvées—Antoinette de Mircourt, etc., etc.

un acheminement vers l'époque où de grands maîtres leur indiqueront la voie qu'ils doivent suivre, le but élevé auquel ils doivent tendre—*altius tendimus*.

Mais ce n'est point ainsi que procèdent la réclame et son frère jumeau qui reçut, à sa naissance, le doux nom d'*Ereintement*. Les écrivains—s'il est permis de leur appliquer ce nom—qui se livrent à ces deux genres d'exercice, ne s'inquiètent aucunement si les œuvres dont ils parlent ont de la valeur ou manquent de tout mérite ; on peut même dire, en restant dans le vrai, qu'ils sont, pour la plupart, incapables d'en juger. Mais d'autres soucis les occupent : l'auteur est-il membre de telle ou telle Société d'admiration individuelle et mutuelle ? Appartient-il à tel ou tel parti politique ? Pourra-t-il, à un moment donné, jouer un rôle utile à ce parti ? Faudra-t-il, un jour, compter avec lui dans un parti adverse ? Pour ce qui est de sa valeur littéraire ou artistique, c'est une considération tout à fait secondaire, presque nulle. Frère et ami, ou étranger parfois hostile à toute coterie ; adversaire ou partisan politique, voilà ce que tient d'abord à savoir le fabricant d'*ereintements* ou de réclames qui veut s'occuper de ses œuvres. Quelle valeur peuvent avoir des jugements basés sur de pareilles considérations ? Aucune, évidemment, aux yeux d'un homme impartial.

Par malheur, ces jugements ne passent point inaperçus. Les partis et les coteries s'en emparent pour faire valoir un de leurs hommes ou démolir un adversaire, s'il est un tant soit peu à craindre. De là ces polémiques violentes, interminables, souverainement ennuyeuses qui, parfois, causent la mort d'un journal qu'on n'a point la peine de regretter, il est vrai—mais amènent aussi le trépas littéraire du malheureux objet de ces luttes insensées. Il est jeune, ce malheureux écrivain il aurait pu produire des œuvres remarquables, avec l'aide de sages conseils à ses débuts. Mais l'orgueil, presque toujours, et, dans certains cas, le découragement s'emparent de lui. Orgueilleux, il répète, sous diverses formes, quelques premiers écrits assez heureux et en arrive à se contenter de l'admiration des badauds. Découragé, il devient employé public inutile ou notaire sans clients. Dans les deux cas, on n'entend plus parler de lui au bout de quelques années. Tels sont les effets bien connus de la réclame et de l'*ereintement* : la réclame exaltant jus qu'au ridicule les mérites d'un jeune écrivain qui n'a souvent que ses prétentions pour bagage littéraire ; l'*ereintement*, propre à décourager des jeunes gens de belle intelligence qui auraient pu faire honneur à notre pays.

Les mêmes excès produisent les mêmes résultats chez des jeunes gens nés avec des dispositions remarquables pour différents arts, comme la peinture, la sculpture, la musique instrumentale, le chant.

Le premier amateur qui barbouille une toile ou tailade un bloc de marbre, est déclaré grand artiste par des amis trop zélés. Et les chanteurs ! Tous des grands artistes aussi, du moment où ils sont arrivés à chanter passablement une romance tolérable.

Or, demandez, par exemple, à Mlle Lajeunesse (L'Albani) comment elle est arrivée au premier rang parmi les artistes contemporains ? Elle vous répondra qu'elle doit ses succès à un travail long et obstiné dont la critique européenne, la critique parisienne surtout, lui a fait comprendre la nécessité en se montrant fort sévère pour elle à ses débuts. Restée en Canada, Mlle Lajeunesse serait devenue une chanteuse de concert assez passable, et voilà tout. Qui sait ? Peut-être n'eût-elle jamais été qu'une chanteuse insupportable pour ses prétentions, répétant à satiété les mêmes morceaux et les chantant de mal en pis. Telle est l'histoire de tant d'autres qui ne manquaient point de talent naturel !

Ces considérations prêteraient à de longs développements. Ce qui précède suffira pour faire comprendre que la vraie critique est nécessaire si nous voulons que les lettres et les arts fassent, chez nous, de véritables progrès. Que les amis des lettres et des arts s'essaient donc plus souvent à cet utile travail, et que nos écrivains et artistes apprennent à en profiter. Ce sera le premier pas dans la voie indiquée par le sens commun et une étude consciencieuse de nos ressources littéraires et artistiques, en d'autres termes, du travail déjà fait, chez nous, et du travail à faire.

E. BLAIN SAINT-AUBIN.

Ottawa, le 25 octobre 1881.

—On calcule que la diminution signalée dans le nombre de bâtiments d'outre-mer qui ont visité le port de Québec, cette saison, a fait perdre à notre ville environ \$250,000. En y ajoutant la valeur des cargaisons on porte à plus de deux millions et demi de piastres la somme totale que nous aurions perdue.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



ÉDISON

BULLETIN EUROPÉEN

Les menaces que le *Times* faisaient, il y a quelques semaines, aux *Land leaguers*, ont été mises à exécution. Aux conseils donnés par M. Parnell et ses lieutenants aux tenanciers de ne pas payer de rentes aux landlords, le gouvernement a répondu en emprisonnant les chefs de l'agitation. Depuis l'arrestation de ces derniers, un calme relatif s'est fait en Irlande et les locataires vont, paraît-il, se prévaloir des avantages du *Land Act*. Les autorités religieuses sont intervenues dans la lutte et Mgr Croke a condamné l'ordre donné à ses ouailles de ne pas payer les rentes, de ne pas rendre à César ce qui appartient à César.

Le gouvernement ne pouvait guère agir autrement qu'il l'a fait à l'égard de M. Parnell. Son attitude vis-à-vis de la loi passée par le Parlement à la dernière session, n'était rien moins qu'un défi lancé au gouvernement anglais. Il lui était impossible de laisser passer sans paraître abdiquer son autorité en Irlande. La provocation avait atteint ses dernières limites ; c'est l'opinion générale. Aussi la mesure de rigueur adoptée par le gouvernement a reçu l'approbation unanime des deux partis en Angleterre, et c'est là un fait qui se voit rarement.

On a poussé les hauts cris en Angleterre et même au Canada parce que la Ligue avait donné ordre aux Irlandais de ne pas payer leurs rentes. On avait raison ; mais appartient-il aux Anglais de trouver ce conseil si extraordinaire ? Les Irlandais pourraient rétorquer qu'ils n'ont fait que suivre un précédent anglais. En 1832, après le rejet du bill de réforme par la Chambre des Lords, les amis de la réforme conseillèrent au peuple de ne pas payer de taxes si les Lords refusaient de réformer la loi électorale. Et parmi ceux qui donnaient ce conseil, se trouvaient, au dire de May, l'auteur de la *Constitutional History of England*, des hommes comme Lord Milton, M. Duncombe et Wm Brougham.

Si les Anglais ont pu recourir à ce moyen extra-légal pour obtenir une meilleure loi électorale, ils ne doivent pas se montrer trop sévères pour les Irlandais qui veulent se servir d'un moyen analogue, sous l'empire de circonstances autrement graves. Il ne s'agissait en 1832 que d'obtenir une meilleure loi électorale ; les Irlandais d'aujourd'hui veulent obtenir les moyens de ne pas mourir de faim ! Les uns et les autres sont blâmables, mais on avouera que les circonstances atténuantes sont du côté des Irlandais.

Enfin, l'événement si impatiemment attendu en France est arrivé. M. Gambetta est premier ministre, l'avocat de Cahors, à peine connu il y a quinze ans, est aujourd'hui maître des destinées de la France ! M. Ferry s'est effacé avec l'espoir d'avoir un portefeuille dans le nouveau cabinet. Pour nous, ce changement à vue de ministère nous apparaît comme le comble de l'étrange et de l'incohérence ! Un premier ministre fait un appel au peuple ; les élections donnent au parti qu'il représente une immense majorité. Sans attendre la réunion des nouveaux élus, ce ministre se retire comme s'il appréhendait un vote adverse de ses amis et cède la direction des affaires à un autre sous lequel il consent à servir ; tout cela ne s'accorde guère avec nos idées en matière de gouvernement représentatif. Le moins qu'on puisse dire de M. Ferry, c'est qu'il n'a guère d'amour propre. Il consent volontiers à proclamer par sa conduite qu'il a usurpé pendant deux ans la place d'un autre. On dit qu'il sera ministre de l'instruction publique et des cultes : c'est bien la place qui convient à l'homme des décrets du 29 mars, et à l'auteur de l'article 7. En lui assignant ce poste, M. Gambetta fait comprendre assez clairement qu'il n'entend pas revenir sur les actes de son prédécesseur.

Voilà M. Gambetta à l'épreuve. Le temps est arrivé pour lui de prouver qu'il est aussi grand politique que ses admirateurs veulent le faire croire. Sa tâche n'est pas facile et s'il réalise seulement la moitié des idées que ses amis lui prêtent, il comptera parmi les fortes politiques du siècle.

Un journaliste républicain faisait remarquer dernièrement combien son parti était pauvre en hommes. L'avènement de M. Gambetta met ce fait en relief. Sur cette foule de députés appartenant à toutes les nuances du parti républicain, M. Gambetta se détache seul comme une individualité. Tous les autres sont regardés, même dans leur parti, comme des médiocrités sans influence. Il ne s'est trouvé personne en dehors de M. Gambetta pour constituer un ministère un peu durable. Tous les ministres républicains se sont empressés de faire abstraction de leur volonté pour se mettre entre les mains du rusé Génois. Cette pauvreté en hommes que présente le parti républicain est un spectacle affligeant et un trait caractéristique du monde politique actuel dans ce beau pays de France. La république proclame comme son *credo* la liberté, l'égalité, la fraternité ; elle n'a que trop réussi à donner à la France l'égalité dans les tempéraments et les caractères, mais une égalité d'un niveau singulièrement peu élevé.

Le 27 octobre, la reine Victoria avait occupé le trône d'Angleterre aussi longtemps que la reine Elizabeth (44 ans 127 jours). L'histoire de ce pays démontre que son règne est le plus long moins trois : celui d'Henri III (56) ; d'Edward III (57) ; et de George III (60).

Parmi les résultats bien divers qu'on attribue à la gêne qui règne dans les campagnes en Angleterre depuis quatre ans, il est constaté par les comptes rendus des impôts que le nombre des serviteurs est diminué de 15,000. On remarque aussi que les grands propriétaires qui, autrefois, étaient inscrits dans trois ou quatre clubs de Londres, se contentent aujourd'hui de souscrire à un ou deux au plus.

Les élections municipales ont eu lieu la semaine passée en Angleterre. Les conservateurs ont eu des majorités dans quatre vingt-six villes et les libéraux dans quarante-cinq. Dans plusieurs grandes villes où le vote irlandais est considérable, on dit qu'il a été donné en bloc contre le parti qui soutient la politique de répression en Irlande. Mais ce fait n'explique pas un pareil revirement de l'opinion publique si peu de temps après les élections générales.

On sait qu'à la fin des fêtes à Yorktown, le pavillon britannique a été salué par des salves d'artillerie et des fanfares. Il paraît que les Anglais savourent beaucoup cette acte de courtoisie, car on annonce qu'à la grande procession qu'on fait annuellement à Londres, le jour de l'installation du Lord-Maire, le drapeau américain aura une place, et que plusieurs corps de musique seront à Westminster réunis pour le saluer.

Nous sommes inondés de dépêches télégraphiques au sujet des affaires de l'Irlande, et il est difficile de démêler la vérité parmi cette masse de rumeurs, d'opinions et d'exagérations. Tout ce qu'on sait de certain, c'est que le gouvernement anglais montre une détermination croissante à écraser la Ligue agraire qui n'est pas moins résolue de retenir son influence sur le peuple. Plus de quatre cents membres de cette fameuse ligue sont maintenant en prison. D'un autre côté la hiérarchie catholique, presque à l'unanimité, s'est prononcée contre le dernier manifeste du comité de la Ligue agraire et il paraît que la majorité des fermiers, las d'un conflit qui semble n'avoir pas de terme, est en voie de soumettre ses plaintes contre les propriétaires à la nouvelle cour qui vient d'être créée pour décider ces difficultés. On peut ajouter que plusieurs cas ont déjà été portés devant le nouveau tribunal et que les décisions sont très favorables aux fermiers.

Les électeurs de la ville de Berwick viennent d'élire l'hon. M. Jerningham, comme membre du parlement anglais. Ce monsieur est le seul catholique qui représente un district électoral dans toute la Grande-Bretagne.

La nouvelle Chambre française s'est réunie le 28 du mois dernier. Depuis quelque temps on ne parlait plus que d'un ministère Gambetta. S'il s'est présenté comme candidat pour la présidence provisoire de la Chambre, c'était seulement pour montrer son influence dans cette Assemblée. En effet il a été élu par 317 voix dans une réunion de 529 votants. M. Brisson vient d'être élu à la présidence de la Chambre par un nombre de voix encore plus considérable, ayant obtenu les suffrages d'une section de l'extrême gauche.

Le ministère actuel ne reste à sa place que pour répondre aux interpellations sur leur politique et sur la conduite dans la guerre de Tunisie. Il est entendu qu'après la clôture de ces débats, M. Gambetta sera mandé à l'Élysée pour être chargé de la formation d'un nouveau ministère. Inutile de citer tous les noms des futurs ministres que les fabricants de cabinets ont déjà installés dans leurs bureaux.

Dans une instance en séparation, le président interroge les deux adversaires :

— Voyons, madame, dit le président, lorsque votre mari vous a épousés, il vous aimait.

— Oh ! oui, monsieur, et je vous assure que son cœur battait fort.

— Et maintenant ?

— Maintenant, c'est sa femme.

La rue.

Un cocher de fiacre peu galant injurie sa jument pour la faire avancer ; il débite sans succès à la bête rétive tout le répertoire des cochers furieux ; soudain une idée lui traverse le cerveau, il s'écrie :

— Hue !... Louise Michel !
La jument dévore l'espace.

TÉMOIGNAGE ÉLOGIEUX

M. W. Chapman vient de recevoir la lettre élogieuse qui suit :

Mon cher poète,

CASTEL-BIRAY, FRANCE, 1881.

L'amitié de mon cher ami Fréchette m'est doublement précieuse puisqu'elle me vaut des témoignages comme celui que vous m'adressez.

Combien j'avais raison de me plaindre de ne pouvoir quitter nos rives et chercher votre beau pays ! Combien je pouvais dire et pourrai redire mieux encore :

Et je n'y puis voler ! loin de vous je dois vivre
De tant de nobles cœurs il ne m'est point permis
De connaître l'amitié... Oh ! je bénis le livre
Qui me nomme un à un vos amis—mes amis !

Merci d'avoir voulu ajouter aux révélations de Fréchette l'expression poétique de votre sympathie. Merci de ce beau sonnet. Merci des sentiments fraternels qui le parfument. Merci surtout de cette pensée dernière qui répond à ma propre pensée !

“ Je sens, quand je te le dis, que l'âme de ton père
“ En s'envolant, toucha la lyre printanière
“ Et versa sur tes chants un lumineux reflet ! ”

Oui, j'ai toujours espéré que le souffle paternel passerait dans mon cœur. Humble Elysée, j'ai rêvé que j'avais recueilli le manteau d'Elie, et de temps en temps j'ose élever la voix. Est-ce témérité ? c'est du moins fidélité au plus cher souvenir !

Non-seulement, cher monsieur, je vous autorise à publier le sonnet que vous voulez bien m'adresser, mais je suis très honoré et surtout très touché d'en avoir été le sujet.

J'ai lu avec un vif intérêt votre pièce au “ Soldat de Châteauguay.”

J'aime beaucoup cette strophe qui peint le rêve du vieux soldat au bord des flots :

“ Dans les soupirs des bois, dans les murmures vagues
“ Qui s'élèvent la nuit des roseaux et des vagues,
“ Dans la douce rumeur qui flotte sur les vents,
“ Dans l'hymne des oiseaux qui monte des clairières
“ Il lui semblait ouïr des légendes guerrières
“ Et des poèmes émouvants ! ”

Les vers suivants marchent à merveille :

“ Il croyait voir passer au loin, dans la pénombre,
“ Des assaillants vaincus les régiments sans nombre
“ Fuyant, sous la forêt, affolés, furieux !
“ Il croyait distinguer à travers les rafales
“ Les sanglots des blessés, les clameurs triomphales
“ Des Voltigeurs victorieux ! ”

Mais pourquoi dire que “ jamais d'ami, jamais de voix touchante, n'ira pour lui prier dans les brumes du soir.”

J'entends une voix touchante consoler votre héros ; l'oubli ne viendra pas s'asseoir à l'ombre de l'arbre qui couvre sa tombe, maintenant que le poète l'a célébré.

Oserai-je, en terminant, confier à cette missive le sonnet que votre sonnet a fait jaillir de ma plume. Acceptez-le comme un remerciement ému et croyez, cher monsieur et poète, à l'expression de mes sentiments les plus distingués.

PAUL BLANCHEMAIN.

Voici le sonnet que M. Chapman avait adressé à M. Blanchemain :

Nos grands bois n'ont jamais entendu vos oiseaux,
Car ces joyeux chanteurs, redoutant la souffrance,
Ne veulent pas quitter le soleil de la France
Pour la neige et les froids des hivers boreaux.

Mais l'oiseau du Berry, palpitant d'espérance,
Fasciné par la voix de fraternels rivaux,
S'est élançé soudain, et, narguant la distance,
Est venu m'apporter des refrains tout nouveaux.

Ta poésie, ô barde ! est fraîche et parfumée
Comme l'aile des vents du soir dans la ramée,
Pure comme l'encens, douce comme le lait !

Je sens, quand je te le dis, que l'âme de ton père,
En s'envolant toucha ta lyre printanière,
Et versa sur tes chants un lumineux reflet !

AOÛT 1881.

W. CHAPMAN.

M. Blanchemain a répondu ainsi :

Non, ce n'est pas quitter notre France si chère,
Ce n'est pas oublier sa gloire et son doux sol,
Que d'affronter les flots et d'un immense vol
Aller vers vous, ami, jusqu'à l'autre hémisphère.

C'est dans ses fils pieux reconnaître ma mère !
C'est en vous que la guerre arracha de son col,
Vous qui n'avez jamais sanctionné ce vol,
C'est en chacun de vous chercher l'amour d'un frère !

Des tenaces héros que de Montcalm guida,
C'est retrouver la souche encore vive et fleurie,
C'est ma France que j'aime en votre Canada,

Elle que j'y revois avec sa poésie,
Sa langue, ses grands cœurs, sa foi qui s'y garda.
En vous j'embrasse encore et chéris ma patrie !

Octobre 1881.

PAUL BLANCHEMAIN.

M. EDISON

Nous publions aujourd'hui le portrait de M. Edison, avec une vue de sa résidence de Mento-Park. Chose curieuse, une partie de la presse américaine contestait, il y a peu de temps encore, le mérite de cet inventeur, dont le nom, depuis longtemps universellement répandu, est sur toutes les bouches depuis l'ouverture de l'Exposition internationale d'électricité. On lui accordait une certaine ingéniosité d'esprit, sans lui reconnaître une science profonde. Cela démontre que, même de ce côté-ci de l'Océan, des gens mettent à exécution ce proverbe arabe : " On ne jette des pierres qu'aux arbres chargés de fruits."

Sur un dessin de l'Exposition de M. Edison, dessin qui a été fait à Paris, on s'est étendu surtout sur la partie qui doit bientôt devenir d'une application générale : son système d'éclairage. Mais il faudrait une chronique d'une étendue fort longue pour donner à nos lecteurs une idée des appareils d'un usage purement scientifique, expérimental, également exposés par le même inventeur.

Son microtasmètre, son relais télégraphique, son rhéostat à charbon sont des applications entièrement nouvelles des propriétés du carbone aux résistances d'un circuit électrique. Son électromotographe, formé d'un cylindre composé de chaux, d'hydrate de potasse et d'une petite quantité d'acétate de mercure enregistrant les courants ondulatoires au moyen d'une lame de platine reliée à une membrane de mica, est le résultat, non d'une découverte due au hasard, mais d'une connaissance approfondie de la théorie des vibrations.

Ces instruments sont l'œuvre d'un savant : leurs organes sont la conséquence des raisonnements auxquels leur inventeur s'est livré sur les données théoriques les plus récentes de la science de l'électricité.

C'est ainsi que les savants le comprennent en France comme en Angleterre, comme en Allemagne, comme dans le reste de l'Europe. Les représentants les plus éminents de ces nations, les hommes les plus autorisés par l'étendue de leurs connaissances scientifiques se sont plus à le constater, à en féliciter les collaborateurs de M. Edison, en leur demandant de transmettre à l'illustre physicien, retenu dans sa solitude de Menlo-Park, l'expression de leur admiration.

À la vérité, la situation à laquelle M. Edison est parvenue déconcerte un peu. Il a trente-quatre ans ; il est en pleine jeunesse, et sa renommée est déjà universelle. À cet âge, combien n'ont encore à peine soulevé qu'un coin nu du voile de leur vie. D'ordinaire c'est l'âge de la lutte, celui où l'on commence à essayer ses forces, à écarter les obstacles, à prendre le destin corps à corps, à connaître les hommes, à savoir comment il faut se comporter avec eux pour être classé ici-bas selon ses forces.

Cette période est depuis longtemps finie pour M. Edison. Aussi n'est-il pas sans intérêt d'examiner sa vie et de relever quelques circonstances de nature à donner du relief à cette physionomie originale et puissante entre toutes. Dans cette courte recherche psychologique, qu'on nous permette de suivre une méthode. Un écrivain a dit : " Le génie est une longue patience." Nous croyons que la patience est un des aspects du génie, mais nous croyons que la souffrance, la vie péniblement vécue, une attention toujours en éveil, des facultés d'observation largement développées, un travail acharné, sont d'autres conditions non moins essentielles. Ajoutons la nécessité d'une nature vigoureuse, saine, d'un cerveau puissant, capable d'emmagasiner les notions de toutes les connaissances humaines afin de leur faire un pas en avant dans une voie ou dans une autre, suivant ses penchants, ses préférences pour un champ spécial d'observations.

L'existence de M. Edison a en effet traversé toutes ses phases. S'il est homme de bonne heure, cela tient à ce qu'il a été mêlé de bonne heure à la vie sociale. À l'âge de douze ans, il quittait la maison paternelle pour entrer dans une compagnie de chemin de fer en qualité de *train-boy*. Ses parents étaient pauvres, chargés de famille, il dut gagner sa vie à vendre, dans les trains en marche, des journaux et des bibelots aux voyageurs. Son père lui avait donné une santé vigoureuse ; sa mère, une ancienne institutrice de l'Etat de l'Ohio, une vive curiosité d'esprit. Il tenait de son pays l'amour des choses positives développé à l'excès sur le continent américain, où plusieurs générations se sont succédé déjà, consacrant la plus grande partie de leur énergie aux progrès industriels.

Edison, jeté encore enfant dans la lutte, y déploya immédiatement une grande activité, s'inspirant à trouver des moyens pour rendre sa situation moins dure, inventant, bibelotant, éditant, dans les fourgons de train, un journal dont il était le rédacteur, le compositeur, le prote, le metteur en pages, lisant beaucoup, cherchant à connaître les secrets des appareils télégraphiques en usage sur les chemins de fer. On gagnait peu dans le métier de *train-boy*. Et puis c'est une situation bonne pour un enfant, mais dont ne s'accommodait point un jeune homme. Edison essaya de plu-

sieurs travaux manuels, mais il revenait toujours à la télégraphie ; son penchant était tel pour le service électrique, qu'il construisit un télégraphe dans la maison de son père, à l'aide de vieux pots dont il fit des piles avec des morceaux de zinc et des acides qu'il se procura comme il put. Le soir, il lisait.

Il parvint à entrer enfin en qualité d'aide dans un bureau télégraphique, grâce à la protection d'un chef de gare dont il avait sauvé l'enfant par un acte de courage et de sang froid.

En 1864, alors qu'il n'avait encore que dix-sept ans, puisqu'il est né le 10 février 1847, à Milan, petite ville de l'Ohio, il inventa le système *duplex*, qui consiste à faire passer simultanément sur le même fil deux dépêches en sens inverse. Il inventa aussi un cadran et un enregistreur chimiques.

C'est à New York, deux ans plus tard, que la fortune a commencé à lui sourire. Appelé pour réparer l'indicateur de la *Gold and stock Company*, non-seulement il s'acquitta à merveille et promptement de ce travail, mais il inventa un appareil qui imprimait successivement les variations des cours des valeurs. Cette invention lui fut achetée très cher par la compagnie de l'Union des télégraphes de l'Ouest. Dès lors, il eut les moyens de se livrer à ses études. En moins de huit ans, il prit soixante-sept brevets. C'est ainsi que fort jeune, il s'est trouvé à la tête d'une immense fortune, car grand nombre de ses découvertes lui ont été payées \$100,000.

Et c'est ainsi que s'affirme l'homme épris de science, de recherches, familiarisé par de nombreuses lectures avec toutes les autres branches des connaissances humaines ; car, au lieu de se reposer, il travaille davantage. Il fait de la science le souci de toute sa vie. Il se retire à Menlo-Park, fonde un laboratoire, une bibliothèque, se fait adresser, résumer tous les ouvrages, toutes les revues scientifiques, se tenant ainsi au courant non-seulement du progrès de l'électricité, mais de la mécanique, de la chimie, des autres branches de la physique, en homme, en savant, qui sait que toutes ces sciences ont des points communs et que pour en agrandir une, il faut connaître les autres.

La gravure que nous donnons a été dessinée d'après une photographie faite à Menlo-Park. Edison, on le voit, s'est installé dans la campagne. Sa science est tempérée par une aimable philosophie ; il a un goût si vif des choses de la nature qu'il se sent mieux dans cette solitude champêtre que dans la ville voisine de New-York. À gauche est la maison dans laquelle sont installés un cabinet de travail et ses bureaux ; au milieu, un ancien laboratoire où il a construit son téléphone à charbon, son électro-motographe, son télégraphe quadruplex ; à droite un nouveau laboratoire où une centaine de personnes travaillent sous sa direction à toutes sortes d'expériences. Tous ces corps de bâtiments reliés entre eux à New-York par des fils télégraphiques. Le parc est éclairé par des lampes électriques montées sur des poteaux bruts. C'est dans le nouveau laboratoire qu'il a construit ses premières lampes, qu'il s'est livré aux recherches sur l'éclairage qui l'ont conduit au résultat que l'on sait.

Pour s'assurer de la durée de ses lampes, il les a laissées constamment allumées pendant une durée de huit cents à douze cents heures, suivant la résistance des produits sur lesquels il opérait.

Quand tout reposait autour de Menlo-Park, quand la nuit enveloppait les profondeurs du bois, les fenêtres du laboratoire restaient éclairées, et l'inventeur, que quelques combinaisons nouvelles importunaient, allait, venait, cherchait, pensait, travaillait jusqu'à ce qu'il eût donné une forme, un corps à sa pensée ou à son idée.

Que de fois il a délaissé aussi sa famille, dans sa maison d'habitation, située à quelques pas de ses bureaux, pour venir dans son laboratoire. L'aube l'a souvent surpris autour de ses appareils. Aussi ce que nous disions tout à l'heure des hommes de génie peut-il s'appliquer à Edison, car à la grande vivacité de son intelligence, à la solidité de son esprit, il a joint un travail incessant, depuis l'époque où, encore enfant, la destinée le mettait aux prises avec le combat et les amertumes de la vie.

Comme tous les grands penseurs, Edison a mené une vie très chaste. Il n'avait jamais songé au mariage, lorsque, à Newark, où il avait établi une fabrique, il remarqua un jour, malgré sa distraction habituelle, la douce et charmante physionomie d'une de ses ouvrières, Marie Stillwell. Le souvenir de cette vision venait souvent le hanter au milieu de ses expériences et de ses calculs les plus ardues, il commença à être pris d'inquiétude. Mais dès qu'il eut reconnu le sentiment par lequel il était dominé, son parti fut aussitôt pris. Il propose à la jeune fille de l'épouser sans plus de phrases ni plus de compliments, ni de déclarations, et, après l'avoir prévenue qu'il viendrait dans huit jours chercher une réponse, il court se remettre au travail avec une nouvelle ardeur. Le mariage eut lieu peu de temps après. À l'issue de la cérémonie, Edison conduisit sa femme dans la petite maison dont elle devenait la maîtresse. Puis, lui ayant tout montré, il lui demanda la permission de la quitter pour aller surveiller dans son

laboratoire une expérience importante, promettant d'être promptement de retour.

Ceci se passait dans la matinée. À minuit, Edison n'était pas encore rentré au logis conjugal. Il était dans son laboratoire, où il serait resté on ne sait combien de temps, si l'un des témoins de son mariage, revenant du théâtre et voyant les fenêtres du laboratoire éclairées, n'eût été lui rappeler qu'il avait contracté le matin des engagements qui le réclamaient en un autre lieu. Ce trait, d'une exactitude absolue, achève de peindre, chez l'inventeur, l'intensité de ses penchants pour ce que nous nommons tout à l'heure un champ spécial d'observations. Quant à ses sentiments, deux mots suffiront à les faire connaître : c'est le plus tendre des pères et le modèle des maris. Le dimanche tout entier est consacré à ses deux enfants dont il partage les jeux avec un entrain d'une franchise pleine d'expansion et en faveur desquels il s'interdit toute conversation scientifique avec les visiteurs qui se présentent ce jour-là à Menlo-Park.

LE CATHOLICISME EN ESPAGNE

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur rapportant, d'après la *Fé* de Madrid, un beau trait de ce que les catholiques savent faire en Espagne.

On célébrait dans la basilique de Notre-Dame d'Atocha une neuvaine en l'honneur de la Sainte-Vierge. Un concours extraordinaire de peuple, où, si l'on juge d'après la multitude et la splendeur des équipages qui attendaient sur la place, les classes élevées de la société y étaient en grand nombre, remplissaient les nefs de la vaste église, brillamment illuminée et décorée avec une richesse extraordinaire et un goût sévère. Dans cette foule, on remarquait surtout l'élément militaire.

L'éminent orateur, D. Sébastien Urrea, prêchait. À la fin de son sermon — c'était le jeudi 11 août — le prédicateur se mit à prier la Vierge Marie pour la pauvre Espagne, et il termina en recommandant le Pape à l'auguste Mère de Dieu. À ce moment, élevant la voix, il s'écria :

" La nation espagnole, dans son immense majorité, " ou pour mieux dire tous les vrais Espagnols, sont " loin de penser comme le gouvernement, lequel, dé " s'approuvant la protestation de S. Em. le card.-arche- " vêque de Tolède contre les attentats commis à Rome " lors de la translation des cendres de Pie IX, n'a in- " terprété ni exactement ni fidèlement les sentiments " de la nation. Les Espagnols ont accueilli avec un " véritable enthousiasme la lettre pastorale du vénéré " prélat, et ils y adhèrent de toute leur âme et de tout " leur cœur."

L'orateur avait à peine prononcé ces paroles, que la foule qui se pressait dans l'église se leva et, tendant les bras vers la chaire, elle s'écria, dans une immense acclamation :

Oui ! oui ! c'est ainsi. Vive Pie IX ! vive le saint Pape Pie IX !

Les enfants, les femmes, les soldats, les campagnards, tous répétaient ces paroles, et les cris ne cessaient point.

Lorsque le prédicateur descendit de la chaire, l'auditoire se précipita vers lui, et chacun voulait lui baiser la main pour lui montrer combien il avait fidèlement traduit les vrais sentiments du peuple espagnol.

Ce fut, observe la *Fé*, une des plus émouvantes et des plus imposantes manifestations de la catholique Espagne.

Il y a encore des catholiques... en Espagne.

— Il paraît qu'on vient de découvrir dans la Beauce une espèce de pierre qui remplace le savon. On en a expédié quelques quarts à Montréal.

— Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas notre journal nous seraient très agréables s'ils nous faisaient parvenir le numéro 2 de *L'Opinion Publique* de cette année, publié le 13 janvier dernier. Le prix du numéro sera payé en timbres-poste.

Après avoir entendu le conférencier Z. . .

— Est-il embêtant !

— Assez !

— Et filandreux !

— Si filandreux qu'après avoir dit deux phrases il lui faut un cure-dents.

* * *

Le tailleur et son riche client (dialogue) :

— J'apporte à monsieur les effets que monsieur a commandés.

— Bien ! . . . Et la note ?

— La voici.

— Que vois-je ! . . . " Robe de chambre " avec un s ! . . .

— Eh bien, oui ; j'ai pensé qu'il y avait plus d'une chambre dans le vaste hôtel que monsieur habite . . . Et comme j'ai reçu quelque instruction . . .

Réponse à plusieurs correspondants. — En réponse aux nombreuses informations que l'on nous demande concernant les guérisons merveilleuses du grand remède allemand, Huile de St-Jacob, nous devons dire que l'on peut toujours se procurer cet article chez les droguistes. Nous sommes informés que ce remède est en grande demande, et qu'il fait des guérisons merveilleuses.



LES RÉVOLTES DE SIMONE

PAR
ANDRÉ MOUEZY

I

Simone Varcourt avait vingt ans depuis trois mois, quand on la fiança au comte Roger d'Assy.

Elle était entrée au couvent lors du second mariage de son père, pour accomplir le dernier vœu de sa mère mourante. La pauvre femme, sentant sa fin, avait voulu préserver du fond de sa tombe l'enfant qui lui coûtait la vie, en exigeant cette promesse suprême.

Simone était fort riche du côté maternel; cependant un chuchotement, significatif dans sa discrétion, s'éleva aux quatre coins du noble faubourg, quand son mariage avec Roger d'Assy fut connu.—C'est que la vieille comtesse, fière comme Junon elle-même, avait fait sucer à son fils autant d'orgueil que de lait, l'élevant dans les pures principes, et tonnant avec fureur contre les mésallances. Et voilà que tout d'un coup, sans paraître hésiter, elle en tolérait une pour son fils: comment expliquer une pareille contradiction?

La grande dame était d'un abord difficile et peu disposée à se laisser pénétrer, quand il s'agissait de sa conduite privée. Elle eût volontiers dit, comme Louis XI: "Je jetterais au feu mon bonnet, s'il connaissait mes pensées;" mais dans son cercle intime, on s'étonna si fort, qu'elle daigna un beau jour s'expliquer comme suit:

"Que voulez-vous? Si Roger a beaucoup d'esprit, il ne sait rien que se ruiner noblement et nous mettre avec beaucoup de grâce—lui et moi—sur la paille. C'est un peu dur; je ne puis, à mon âge, solliciter une place du gouvernement. Receveuse des postes! me voyez-vous dans ce rôle? Je jetterais les facteurs à la tête des importuns; ou marchande de tabac, encore? J'exerce cette poudre et tous ceux qui en usent.... J'ai donc cherché une fillette assez riche pour acheter notre nou. Car c'est cela, en somme, et c'est triste. J'ai trouvé; l'enfant est belle et semble douce. Nous la formerons."

En entendant madame d'Assy annoncer de sa voix brève et cassante qu'elle "formerait" sa jeune belle-fille, quelques femmes encore assez jeunes pour avoir de la compassion se regardèrent et frémissèrent; il était facile de prévoir que cette tutelle—ce joug, pourrions-nous dire—ne serait pas, comme celui de l'Évangile, tout d'amour et de paix.

Les heures qui précèdent un mariage se traînent lentement quand deux fiancés amoureux regardent ensemble la pendule. Leur brièveté est terrible si elles amènent la réunion de deux cœurs qui se repoussent.... Longues ou courtes, elles s'égrènent avec leur passivité régulière.

Pendant qu'on faisait à la Madeleine les préparatifs de ce noble hymen, les rares invités assez favorisés pour assister à l'enroulement cérémonie qui se nomme signature du contrat, revinrent atterrés; il n'y avait pas eu de contrat—il n'y avait plus de mariage!.... On s'épouvailla en conjectures, mais finalement on ne savait rien.

La douairière d'Assy n'était plus abordable, et devenait tout à fait "pomme verte."

Poussée à bout par la curiosité aux abois d'une vieille chanoinesse, sa cousine par alliance, qui n'ayant jamais pu consommer le malheur d'un époux, faisait profession de se réjouir du malheur des autres, elle répondit avec un regard noir et un laconisme énigmatique:

—C'était une impossibilité—qu'on ne m'en parle plus!

Le comte, son fils, se promena le sourire aux lèvres, une fleur à la boutonnière, très élégant, très satisfait; mais ses meilleurs amis dirent très bas à tout le monde qu'il étouffait de rage et qu'il avait pour cela d'excellentes raisons.

Il vint un moment où tous ces murmures discrets prirent les proportions d'un bourdonnement formidable, que la bonne éducation, particulière aux classes élevées, fut impuissante à contenir. Ce fut le jour où Simone Varcourt, la fiancée dédaignée de Roger d'Assy, épousa brusquement l'oncle paternel du dit comte, un superbe vieillard de soixante et quinze années.

Si le jeune homme gagnait à ce mariage une tante ravissante, il y perdait le plus clair de son avoir, le marquis d'Hérigny étant depuis longtemps sa suprême espérance.

Simone possédait du chef de sa mère 50,000 francs de rente. Le marquis en annonçait le double. Ce n'était pas le Prou, mais cela faisait une bonne maison. On peut vivre à moins—en tout pays.

Cette fois, les choses ne traînèrent pas. Le contrat se signa à huis clos. La publication des bans précéda de quelques jours seulement le mariage, et par une radiieuse matinée de printemps, entre une première haie de fleurs et une seconde haie, moins poétique, de curieux des deux sexes, Simone Varcourt, enveloppée de ses voiles, comme une jeune Juive, s'achemina vers l'autel.

La foule, désappointée, ne vit de la fiancée qu'une taille élégante et très soupie, se dégageant des flots de satin, et les fleurs de la couronne qui tremblaient un peu sur de splendides tresses brunes.

En revanche, le marié excita l'admiration générale; il marcha droit comme un homme de vingt ans, très beau, très noble, très souriant, sous ses épais cheveux blancs.... Il prononça avec une énergie juvénile le mot qui lui créait une nouvelle existence, à l'âge où l'on pense à mourir, et caressa sa jeune femme, agenouillée près de lui, d'un regard rempli de paternelles tendresses.

En sortant de la Madeleine, la nouvelle marquise ne prit que le temps d'échanger sa toilette contre un costume de voyage, et les époux partirent pour l'Italie.

Quand ils furent enfermés tous deux dans le coupé qui les emportait sur la route blanche à travers un nuage de poussière, le marquis attira sa jeune femme près de lui avec l'affection protectrice de l'aïeul qui se voit revivre dans l'enfant confiant et aimé.

—Embrassez votre père, chère enfant, dit-il, tâchez d'oublier et de pardonner.... si vous pouvez.

Simone se redressa toute pâle, avec une flamme sombre dans ses yeux bleus, frangés de noir; et d'une voix où vibraient un ressentiment passionné:

—Monsieur le marquis, dit-elle, pour ce que vous avez fait, je vous hais et je vous aime. Vous êtes noble et bon.... vous ne pouvez rien de plus, mais tant que mon cœur battra, il souffrira, et souffrira.... c'est se souvenir.

Six mois après, à la fin d'un hiver que le marquis et la marquise d'Hérigny passèrent ensemble à Florence, la jeune femme revint seule à Paris.

Le deuil sous lequel elle reparut, plus belle et plus touchante, recouvrait du moins une sincère douleur; son mari était mort en lui souriant, et elle se trouvait seule dans la vie une fois encore.

On connaissait fort peu la jeune veuve. La rumeur qui avait, lors de son mariage, agité la sphère parisienne où elle semblait destinée à vivre était depuis longtemps apaisée. Elle s'enferma dans une retraite absolue, seule habitante de l'immense hôtel que les d'Hérigny possédaient depuis un siècle et demi au milieu de la rue de Grenelle, et vécut là, entourée de vieillards, encadrée par ce lieu austère qui convenait à sa sévère et délicate beauté.

Un soir—son veuvage durait depuis deux ans—deux siècles! Elle s'était proménée longtemps dans le grand jardin, ménagé, par un rare privilège, derrière son hôtel, et dont l'étendue lui ôtait même le prétexte d'une sortie qui l'eût ramenée au milieu des vivants.

Lasse de marcher sous les tilleuls centenaires dont les branches tordues et bizarres se croisaient en berceau et interceptaient avec un soin jaloux le moindre rayon égaré, frissonnante sous cette ombre humide, elle se sentit soudain si solitaire, si inutile, si abandonnée, qu'elle se mit à pleurer avec les sanglots et l'abondance de larmes d'un enfant.

A cette heure désolée, elle eût donné sans regret sa couronne de marquise pour entendre une voix jeune et fraîche répondre à la sienne, pour être sollicitée au rire par un éclat de rire, pour reposer ses grands yeux fatigués de larmes sur deux yeux sympathiques et gais. Ses instincts de jeunesse, cruellement comprimés, venaient tous à la fois, comme une volée d'oiseaux prisonniers, se heurter aux barreaux de leur prison, et Simone s'effrayait de les sentir si forts, en face d'elle, si faible.

Du sein même de son désespoir, une vision consolante surgit. Elle rentra à l'hôtel, courant au travers des pelouses; puis, sans réfléchir, sans hésiter, elle écrivit quelques lignes d'une main fiévreuse, mit un baiser sur l'enveloppe, et le cœur plus calme, elle attendit.

II

Voici ce que la marquise d'Hérigny écrivit un soir d'automne, entre deux sanglots, à Mme Étienne Clarvey, sa plus ancienne amie:

"Je t'aime, je souffre, et je te reviens!.... n'est-ce pas assez, avec une âme comme la tienne, pour que je m'élanche en toute confiance, sûre de trouver tes bras ouverts?... Je ne te demande pas pardon. Je ne t'explique rien, je suis meurtrie, désenchantée, je veux pleurer sur ton cœur.... Je sais que tu es mariée depuis quatre ans. Dis-moi l'histoire de ton mariage. Ton mari est-il assez généreux pour me laisser vivre dans ton ombre chérie? S'il ne l'est pas, Gabrielle.... je crains que je mourrai."

Huit jours après, Mme Étienne Clarvey répondit en ces termes à son amie:

"Avant toute autre chose, ma Simone: Je n'ai pas à t'ouvrir les bras. Ils ne se sont jamais fermés, et, le voudrais-tu encore, jamais ils ne se fermeront, non plus que le cœur.... Je sais que tu as souffert. Hélas! la loi de souffrance est générale. Les larmes sont pour tous les yeux, les croix pour toutes les épaules. Mais si ton passé a eu quelques heures douloureuses, l'avenir te reste, long et libre encore, et ne pouvons-nous essayer, à nous deux, d'y introduire un peu de joie?"

"Ta vie n'est pas perdue, pour quelques années cruelles, pour quelques injustices du sort. Je ne puis être triste, puisque tu me reviens, chère enfant prodigue!"

"Je savais bien que notre amitié était solide comme le monde.... et bien meilleure que lui."

"Regarde le ciel: il n'est jamais si bleu qu'au lendemain d'un orage. Nous ferons comme le ciel, ma chérie."

"Remontons un peu le sentier, veux-tu? Où en étions-nous de la vie, petite Simone, lors de notre dernier baiser? C'était, si je me souviens, en septembre, il y avait des grappes dorées à la vieille vigne, tout autour du préau; les petites filles jonaient aux barres, et nous, les grandes—les vieilles, comme elles disaient—nous nous promenions la main dans la main, le cœur noyé de la même amertume, car il fallait se quitter, et nous nous aimions bien!"

"Tandis que j'étais plongée dans la tristesse, je reçus de mon père la lettre ci-dessous, consolante au possible:"

"Ma chère enfant, je deviens un très vieux père à mesure que tu te fais jeune fille. Il me faut un successeur, comme il te faut un mari; j'ai trouvé l'un et l'autre dans la personne du docteur Étienne Clarvey. J'en suis content. Les mal des aïeux. Je sais que tu t'en rapportes à moi; tu vas donc l'épouser le plus tôt possible, afin de me donner le repos du corps et de l'esprit."

"Je t'envoie de l'argent; achète un trousseau confortable; sans fanfreluches, ton mari ne t'en demandera pas.—Véronique ira te chercher le 16 au soir. "TON PÈRE DÉVOUÉ"

"Voilà!"

"Je sais que la réalité est toujours un peu brutale. Mais c'était y entrer bien vite; mon père parlait à son aise de m'en rapporter entièrement à lui; il m'était permis, cependant, de croire à quelques dissidences d'opinion entre mes vingt-deux printemps et ses soixante hivers."

"Aurais-tu trouvé une pierre assez dure pour briser ta jolie tête brune, ma puvrette, au face d'une pareille aventure? Moi, très sage, j'ai paisiblement attendu Véronique et l'avenir, résignée, en principe, au docteur Étienne, tout en me réservant le droit d'appeler, si l'arrêt de la cour me semblait trop rigoureux."

"Voici comment je raisonnais."

"Toutes les situations ont un bon et un mauvais côté. Ce mauvais côté est utile pour nous faire apprécier le bon à sa valeur, mais le découragement double la somme de ce mal nécessaire; gâte le présent, décolore l'avenir, et nous rend responsables, vis-à-vis de nous-mêmes, de beaucoup de tourments, faciles à éviter avec un peu de patience et d'énergie. Il est donc d'une bonne philosophie de jouir du bien de toutes ses forces, sans solliciter, par des terreurs hâtives, le malheur à s'approcher de nous."

"Tout cela est bien positif, n'est-ce pas, ma chérie?"

"Tu vas voir que le positif est drôle parfois, aux prises avec l'inattendu."

"Je suis partie, quinze jours après cette lettre et ces réflexions, avec Véronique et un trousseau confortable; portant, comme Malborough, cuirasse et bouclier, pour me défendre des autres et de moi-même; l'amour en personne, s'il se mettait en guerre, n'avait qu'à se bien tenir."

"Véronique conduisait l'antique cabriolet vert et jaune, traîné par Cocotte, et je venais de m'endormir pour ne pas rêver

éveillée—occupation malsaine à mon sens—quand.... voici où l'inévitable commence."

"Cocotte aperçoit sur la route quelque chose visible pour elle seule. Un troac, un lièvre, son ombre peut-être.... Ce quelque chose l'enchanté ou l'effraye. Elle veut le poursuivre ou le fuir. Je ne sais; mais, attraction ou frayeur, le résultat fut le même. Elle partit comme le vent, secouant ses deux longues oreilles, secouant la voiture, dont les ressorts crient et grincent secouant Véronique, qui crie et grimace aussi, secouant ta très humble servante, qui crie tout bas par orgueil, avec une frayeur terrible."

"Peu à peu, la voiture, lasse de grincer, se sépare en deux parties, et pendant que le train de devant, emporté par Cocotte affolée, va répandre la terreur au milieu des populations, le train de derrière nous renverse et nous dépose, Véronique et moi, au fond d'un grand trou, rempli d'herbes, de vase et de grenouilles."

"Ici, mon récit devient incomplet. Véronique a sans doute recommandé son âme et la mienne au paradis entier. Nous avons dû écraser beaucoup d'innocentes grenouilles. Mais je m'étais évanouie, comme une petite maîtresse: j'en suis encore humiliée à l'heure présente."

"Quand j'eus recouvré mes esprits, je me trouvais couchée, et presque enterrée dans un énorme tas de foin, au milieu d'un appartement sans meubles et sans fenêtres qui ressemblait fort à une grange, avec un monsieur très noir et assez laid, dont le regard ironique me déplut tout d'abord."

"J'essayais de me lever pour me soustraire à cet examen, quand, tirant une main de sa poche et désignant mon tas de foin, il me dit:

"—Restez là, mademoiselle. L'esprit d'indépendance que tu sais se trouva mortifié, et je répondis sèchement:

"—Je ne resterais pas là. Je veux m'en aller."

"—Très bien, fit-il, allez-vous-en, mademoiselle."

"Il parlait bien! J'essayai, sans retard, de m'en aller; mais ma tête tourna et je retombai sur mon foin, désolée de donner raison, par ma faiblesse, à cet étranger qui m'examinait toujours sans bouger plus qu'une souche."

"Le corps, mauvais serviteur, me refusait ses services. Restait l'esprit et la langue, son interprète fidèle. Je n'étais pas perdue tout à fait."

"Je m'appuyai sur le coude, et je dis, avec la raideur et l'impertinence dont je puis disposer:

"—Qui êtes-vous, monsieur, et que faites-vous là?"

"—Je suis un homme charitable, puisque je vous soigne, quoique vous soyez, mademoiselle, peu agréable à soigner. Je fais.... tout ce qui concerne mon état."

"Son état! c'était un boucher, peut-être.... un boucher endimanché!"

"—Et qu'est-ce que vous avez fait de ma bonne, monsieur?"

"—Votre bonne est partie pour Sivray, mademoiselle, et va ramener monsieur votre père, d'un instant à l'autre."

"—Véronique est incroyable, murmurai-je. Et.... elle est partie à pied?"

"—Elle a pris ma voiture."

"Il avait une voiture, c'était toujours cela. Ma vieille nourrice n'en était pas moins inexcusable de m'avoir ainsi laissée sans connaissance, sur un tas de foin, avec un inconnu...."

"Le bon sens, qui ne m'abandonne pas longtemps, grâce à Dieu et à l'éducation que j'ai reçue de mon père, me revenait par éclairs révélateurs, en même temps que le désir de mettre un peu de roman au début de cette vie pratique dans laquelle on m'introduisait les yeux fermés."

"Mon garde-malade ne disait plus rien. Il regardait le ciel, la route solitaire, le vent dans les arbres, et s'intéressait surtout au manège de deux pies qui faisaient leur nid tout au haut d'un grand peuplier."

"—Monsieur, dis-je subitement."

"Il abaissa avec nonchalance les yeux sur moi."

"—Voulez-vous fermer la porte? l'air est trop vif et me donne le frisson."

"D'un seul pas, il se rapprocha, enveloppa mon poignet de sa grande main, et s'assura que ma peau tiède et souple n'annonçait aucune souffrance."

"—Vous mentez, mademoiselle, fit-il nettement. Vous n'avez ni frisson ni fièvre. Vous avez un caprice, voilà tout."

"Il ferma néanmoins la porte, et cette obscurité me donna réellement le frisson. Je n'avais pas peur, du reste; cet homme ne m'effrayait pas, il m'irritait, et j'aurais donné beaucoup pour le mettre en colère."

"Dans ce louable but, je l'interpellai de nouveau."

"—Monsieur!"

"—Plâit-il?"

"—Voulez-vous ouvrir la porte?"

"Sans se fâcher et sans rire, il fit tourner la porte sur ses gonds avec un bruit de ferraille rouillée, et me rendit l'air et la lumière."

"Le roc était dur. Résolue à l'entamer à mes risques et périls, je multipliai les coups de pic."

"—Voulez-vous vous en aller, monsieur? dis-je. Vous me gênez."

"Il se pencha un peu plus au dehors, pour regarder à l'aise les deux oiseaux qui se becquetaient avec un ramage étourdissant."

"Il me faudra de la poudre, pensai-je; et je criai très haut plus haut que les pies:

"—Monsieur!...."

"Celle fois, il se retourna."

"—Très bien, dit-il, cela va mieux. Les forces reviennent."

"Il se moquait, mais à froid, sans se permettre un sourire."

"—Je voudrais savoir si vous êtes médecin, dis-je, en m'asseyant sur mon foin."

"—Je le suppose, mademoiselle."

"—Ne seriez-vous pas, par hasard, le Dr Étienne Clarvey, mon futur mari?...."

"Victoire! j'avais mis le feu à la mine! il rougit prodigieusement, cet homme impassible, et se retournant:

"—Vous avez deviné cela? dit-il. Eh bien, si j'étais votre futur, cela vous contrarierait-il beaucoup?"

"—Ex-ces-si-ve-ment!.... fis-je, en scandant les syllabes."

"—Ah! Et pourquoi?"

"—Devinez...."

"—Je ne devine pas les énigmes, grommela-t-il."

"—C'est que c'est si facile à deviner, dis-je en joignant les mains, de l'air le plus candide."

"—Écoutez, dit-il. Écoutez bien; je suis le Dr Étienne Clarvey, oui; votre futur, c'est autre chose. J'avais presque accepté votre main...."

"—Mille remerciements, monsieur."

"—Taisez-vous, s'il vous plaît. J'avais presque accepté, parce qu'on vous disait bonne; vous me semblez.... le contraire, et je ne suis point d'humeur à rester en suspens; votre

père est un imprudent qui préparait, avec des intentions excellentes, une irréparable sottise, car il ne connaît ni vous ni moi....

— Il me déplaisait moins, ce terrible homme, à mesure qu'il devenait plus méchant; j'avais cru voir dans ses yeux, lorsqu'il parlait de la folie de mon père, une sorte de lueur humide qui m'intriguait.

— Je me mis debout, non sans peine.

— Docteur, dis-je, je voudrais bien marcher; mais j'ai peur de tomber; voulez-vous me prêter votre bras?

— Il me souleva comme une plume et me posa contre le battant de la porte, au grand air.

— Je devais être très étonné, car il me dit brusquement, en apportant près de moi une partie de mon lit de foin.

— Aimez-vous le cognac?

— Je ne pense pas, fis-je tout interdite de la question; on ne nous en servait pas au couvent les jours de fête.

— Que sais-je, moi! grommela-t-il. Enfin, que vous l'aimez ou non, il faut avaler cela.

— J'avalai une cuillerée d'un liquide très fort que je trouvais détestable, et qui me réchauffa des pieds à la tête; puis, sans retard, obéissant au plus pervers et au plus naturel des instincts, je cherchai à exercer mes forces contre celui qui me les avait rendues, en renouant l'entretien.

— Ainsi, docteur, dis-je, vous trouvez que mon père, cet homme si généralement estimé, est un vieux fou?

— Oui, mademoiselle; tâchez de dormir.

— Il resta silencieux. Je n'avais pas envie de dormir, et je voulais causer.

— Vous n'êtes pas très aimable, monsieur, dis-je.

— Libre à vous de me trouver gauche, noir, maussade et désagréable. Je suis tout cela, et on a dû vous prévenir. Je ne vous cherchais nullement quand vous êtes venue vous casser la tête, ou peu s'en faut, à mes pieds. Votre père sera là dans un quart d'heure. En attendant, laissez-moi en paix.

— Il était féroce, et je m'amusais royalement, mais la conversation était difficile à soutenir.

— Me trouvez-vous laide, monsieur? fis-je en me plantant devant lui, les yeux bien ouverts, la bouche en cœur, la taille cambrée, cherchant à faire ressortir tous mes avantages.

— Surpris de la question, il me toisa de la tête aux pieds, avec la bonne grâce d'un ours en cage, qu'un badaud taquine en passant.

— Vous n'êtes pas mal, dit-il. Comme tout le monde.

— Comme tout le monde! simplement? Voyez, je conserve encore quelques illusions.

— Les illusions sont une sottise chose, dit-il. J'en conserve encore hier, comme un absurde rêveur que j'étais....

— Et vous n'en voulez plus avoir aujourd'hui, parce que vous m'avez vue?... Ce n'est guère flatteur!

— Il s'est jeté, littéralement jeté, sur mes deux mains, et les a meurtries d'une étreinte énergique.

— Ne plaisantons plus, enfant, m'a-t-il dit. J'ai quinze ans de plus que vous. Je suis un amoureux triste, gauche et farouche.... Telle qu'on vous avait dépeinte, je vous croyais capable de supporter ma vie, sauvage et sérieuse comme moi-même! cela n'est pas. Cette vie vous serait à charge, car jamais vous ne pourriez m'aimer.

— Il oubliait sa colère en me regardant, et j'étais enchantée de la tournure que prenait mon roman, quand la voix de mon père, dominant le galop furieux d'un cheval, vint mettre un terme à cette intéressante situation.

— Il sauta lestement à terre, et s'adressant à son ami, avant même de me regarder:

— Eh bien, Etienne, dit-il, avais-je raison? C'est tout à fait une typhoïde que la fermière du bois Corbault commence. Mais je la sauverai.

— Qui vivra verra, reprit mon futur. Pour moi, elle ne l'a pas.

— Heureusement mon père n'entendit pas.

— Tu es encore en vie, fillette, grâce au ciel, dit-il en me serrant avec tendresse sur son cœur. Tu nous reviens, ta place est marquée sur terre. Et c'est beaucoup de se savoir utile, depuis quarante ans cette pensée me fait vivre; à propos, comment trouves-tu ton mari?

— Va au diable, cria mon irascible docteur. Si j'épouse ta fille, tu l'iras dire à Rome.

— Quelle mouche te pique? fit mon père tranquillement. Pourquoi ne veux-tu plus épouser Gabrielle?

— Parce que tu m'as trompé, trompé; parce que ta fille est jolie, et que tu ne me l'avais pas dit, parce qu'elle a de l'esprit et que je l'ignorais.

— Tu ne me l'avais pas demandé, et je ne supposais pas que cela pût lui nuire ni t'affecter sérieusement. Est-ce là tout ce que tu as à lui reprocher?

— Enfin elle me déteste d'avance. Demande-le-lui plutôt.

— C'est parfaitement vrai, dis-je en souriant à mon père.

— Pauvre père! cet affreux docteur avait osé dire qu'il ne me connaissait pas! il lut ma pensée dans ce sourire, et poussant mon futur vers moi.

— Embrasse-la donc, grand sot, dit-il.

— Et ce fut tout; mon roman finit ainsi. Je me suis mariée, simplement, sans illusions décevantes, sans luttes passionnées, sans regrets amers. Je voguë à pleines voiles dans la réalité, et je ne m'en plains pas.

— Maintenant, mon amie, revenons à toi. Il me faut aborder un sujet pénible. Tu as souffert, je le sens à la tendresse et à la pitié qui m'inondent le cœur, mais je ne sais rien de plus. Comment te guérir, sans connaître bien ton mal? J'aime mieux les blessures franches que ces plaies inconnues pour lesquelles chaque froissement est une torture renouvelée. Tu vas donc tout me dire ou, mieux, tout m'écrire, car je ne veux pas de ta confiance douloureuse nous gâte les joies de l'arrivée et du revoir. Je m'engage à t'envoyer en échange le portrait ressemblant et non flatté de tous ceux qui m'entourent. Pour moi, je reste ce que je suis. Ta vieille et dévouée.

"GABRIELLE."

(La suite au prochain numéro.)

UNE VISITE A SAINT-JEAN, P.Q.

On ne le croirait pas, mais je n'étais jamais allé à cet endroit avant mercredi dernier.

Oui, lecteurs, cette jolie petite ville, qui est à une heure de Montréal, par la voie ferrée, m'était parfaitement inconnue.

Comme la plupart d'entre vous la connaissez, je ne veux pas en faire la description.

Je ne parlerai pas de l'aimable famille de M. Henri Marchand, dont j'étais l'hôte; je ne dirai pas même un seul mot de mademoiselle Noiro, bébé de trois ans, qui peut à elle seule égayer toute une société, je veux simplement vous faire part de ce que j'ai vu et appris d'une industrie qui n'est peut-être pas assez connue: je veux parler de la manufacture de vaisselle appelée la "St. Johns Stone & Chinaware Co., St. Johns, P.Q.," située au coin des rues Grant et St-George, et composée de deux immenses bâtisses.

M. A. N. Charland, protonotaire, m'offrit de visiter cette manufacture, la plus importante de l'endroit, ce que j'acceptai avec plaisir.

En l'absence de M. Edward McDonald, le propriétaire, M. Cousins, le gérant, avec sa politesse bien connue, se chargea de nous faire voir comment l'on fabrique la vaisselle.

On se sert de deux sortes de pierre: l'une, grise, importée de France, et l'autre, blanche et molle, qui vient d'Angleterre, les deux entrant dans le pays sans payer de droits.

Ces deux sortes de pierre, après avoir été broyées en poudre par de grosses meules tournant l'une sur l'autre, sont mêlées avec une espèce de glaise du kaolin, au moyen de roues à quatre palettes, mesurant environ neuf pieds de diamètre.

Ces roues tournent dans un gros volume d'eau à laquelle on incorpore graduellement la poudre et la glaise jusqu'à ce que le tout ne fasse qu'une seule et même matière, que l'on fait sécher ensuite dans des sacs de toile, pressés tellement, que l'eau en sort complètement, et nous avons alors la matière première, c'est-à-dire une espèce de pâte. Cette opération se passe dans le soubassement, et cette pâte est alors portée par un ascenseur aux étages supérieurs, où un essaim d'ouvriers, hommes, femmes et enfants, fabriquent la vaisselle sur des moules en plâtre. C'est étonnant de voir l'agilité et l'adresse de ces ouvriers! Les hommes prennent un morceau de pâte, une boule, ils l'aplatissent avec un petit maillet, la jettent sur le moule, la tournent et la polissent avec une éponge, et l'objet est formé. Alors des petits garçons, presque des enfants, portent ce moule dans une sorte de séchoir entouré de tuyaux remplis de vapeur et, au bout de quelques instants, cette pâte est sèche et se détache elle-même du moule. C'est alors que ces objets sont passés à des ouvrières qui sont chargées de les terminer avant qu'ils soient envoyés à la cuisson.

La vaisselle jusque là conserve la teinte grise de la glaise. Après avoir passé dans tous les étages de la première bâtisse, elle retourne dans une autre partie du soubassement où sont trois immenses fourneaux.

On pile la vaisselle dans des petits vases en grès, et quand le fourneau est rempli, on ferme la porte hermétiquement et on le chauffe pendant environ cinquante heures; on laisse refroidir pendant trois jours, et alors en sort la vaisselle cuite et presque blanche. C'est alors qu'on l'étampe ou qu'on la fleurit.

Dans l'étage au-dessus de ces fourneaux, on vernit la vaisselle en la plongeant dans des cuves remplies d'une liqueur de la couleur que l'on veut donner.

Ce vernis s'imbibe dans la chaux et s'enlève facilement; pour le fixer il faut encore faire cuire la vaisselle, ce qui se fait dans la seconde bâtisse, dans trois autres fourneaux de la dimension des premiers. Elle cuit là pendant vingt heures, et lorsqu'on la retire elle est telle que nous la voyons sur nos tables.

C'est une belle industrie et très avantageuse pour le pays. Il y a là 250 employés auxquels on paye environ \$4,000 de salaire par mois.

Depuis l'introduction du nouveau tarif, il y a trois autres manufactures du même genre à Saint-Jean, et toutes ont plus de commandes qu'elles ne peuvent en remplir.

Sir Charles Tupper, parlant à un banquet qui se donnait au Windsor, à Montréal, disait, en tenant une assiette dans sa main: "Quand nous pourrions fabriquer des objets comme cela dans ce pays, nous pourrions alors espérer en l'avenir du Canada." Son voisin lui dit de tourner son assiette et de regarder la marque, il y lut: "St. Johns Stone & Chinaware Co., St. Johns, P.Q." Cette vaisselle sortait de la manufacture dont je viens de parler.

Lorsque cette industrie fut introduite à Saint-Jean, les ouvriers étaient des Anglais; aujourd'hui, il n'y en a que quelques-uns, les autres sont tous Canadiens.

Le gérant me dit qu'il était étonnant de voir comme nos compatriotes avaient appris en peu de temps; je n'en ai pas été surpris, car dans des manufactures amé-

ricaines que j'ai visitées, les Canadiens y excellaient dans toutes sortes d'industries, et les patrons me disaient qu'ils étaient leurs meilleurs ouvriers.

Quand on a vu et entendu toutes ces choses, on se demande si ce n'est pas faire injure à la Providence, qui nous a si bien doués, que de se diviser comme nous le faisons tous les jours sur de misérables questions politiques qui ne servent qu'à neutraliser nos talents et nos travaux, et s'il ne vaudrait pas mieux s'unir comme des frères, et la main dans la main marcher sûrement vers l'avenir brillant qui nous attend.

J.-G.-H. BERGERON.

A VENDRE

Les Quatre premiers volumes de l'Opinion Publique. Ces volumes sont très-bien reliés.

S'adresser à M. Paul Dumas, 188½ rue St-Constant, Montréal.

AUX DAMES.—2,000 pièces d'étoffes à Robe sacrifiées.—Étant à la veille de faire subir à nos affaires des changements considérables, et nous trouvant avec un grand surplus d'étoffes à robes, nous nous sommes décidés à les vendre à sacrifice.

Le débit dans ce cas ici est tout, le profit n'est presque rien.

DUPUIS FRÈRES,

605, RUE STE-CATHERINE,

Montréal.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu par tout à 25 cents la boîte.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 10 novembre 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

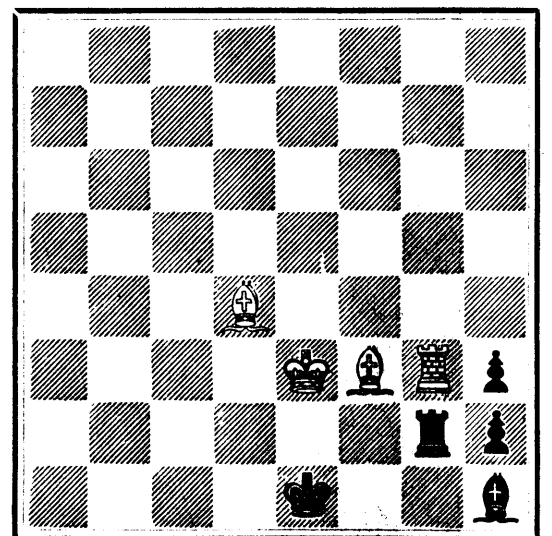
SOLUTIONS JUSTES.

Problème No. 290 — MM. F. Côté, H. Giroux, J. Brunette, Québec; Un amateur, E. Lagault, Ottawa; M. Lalandry, New-York; A. C., St-Jean; H. Lafrenière, T. Gagnier, A. Buisson, M. Toupin, Montréal.

FIN DE PARTIE.

Par M. B. HORWITZ, du Chess Monthly.

NOIRS.—5 pièces.



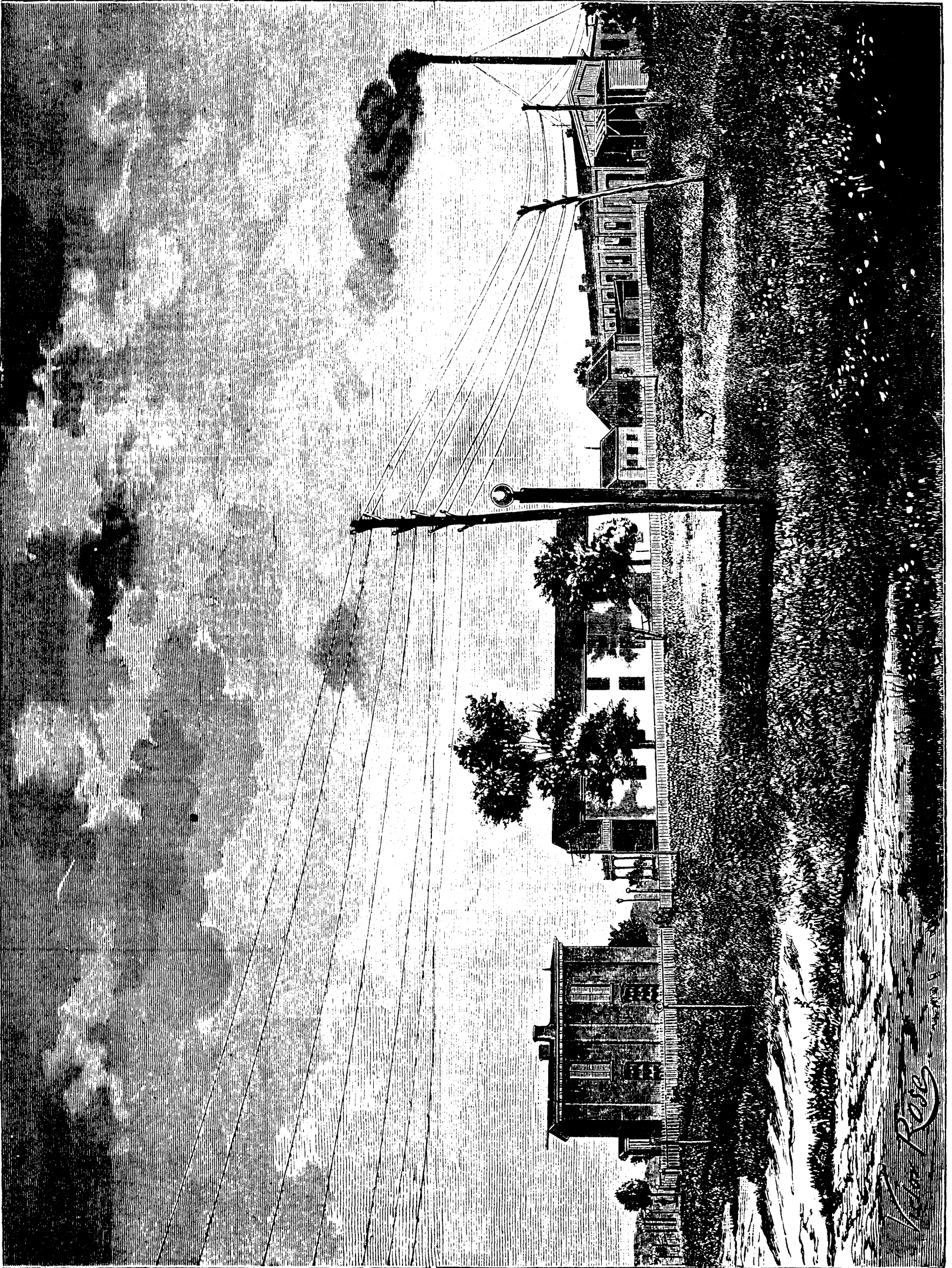
BLANCS.—4 pièces.

Les blancs jouent et gagnent.

SOLUTION.—No. 290.

Blancs.	Noirs.
1 P 4e C	1 R 4e C
2 T 4e D	2 R 4e T
3 R 6e F	3 R 3e T
4 T 4e T, échec et mat.	

ATTENTION.—A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet: Etoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante. Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibault, car cette établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine.— J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.



LE LABORATOIRE D'EDISON A MENLO-PARK (ÉTATS-UNIS)

W. H. R. 1881

UN HOMME DE 120 ANS

L'homme le plus âgé de tout l'empire d'Autriche Hongrie, et sans doute de l'Europe, est le nommé Martin Bacci, résidant dans la paroisse de Wysoka, en Hongrie.

Slovaque de naissance, ce vieillard compte plus de 120 ans.

Récemment, on a célébré l'anniversaire séculaire de l'inauguration de l'église paroissiale, et, à cette occasion, le prédicateur crut devoir faire la remarque que, de tous ceux qui avaient assisté à l'inauguration aucun n'était plus de ce monde.

Bacci ne laissa pas passer ainsi cette allégation téméraire; il se rendit d'un pas ferme à la cure après la cérémonie, et déclara, devant les convives du banquet anniversaire, qu'il avait été témoin de la première inauguration, et qu'il avait même, à l'âge de 20 ans, travaillé à la construction de l'église.

Les hommes de soixante à soixante-dix ans disent se souvenir que dans leur enfance, Martin Bacci était déjà un vieillard.

Son âge extraordinairement avancé ne lui a rien ôté de sa vigueur corporelle et de la fraîcheur de ses facultés. Depuis de longues années il loge chez l'aubergiste du village, fend le bois, porte de l'eau, soigne les bêtes, et regarde les générations qui passent.

MGR BOURGET A ROME

On lit dans le bulletin de Rome de l'Echo de Fourvières, du 15 octobre dernier, l'extrait suivant :

"Le souverain Pontife a reçu le 7 octobre, en audience privée, un ancien évêque du Canada, bien connu pour la sainteté de sa vie et pour son zèle apostolique, S. G. Mgr Ignace Bourget, qui occupait jadis le siège de Montréal et qui porte maintenant le titre d'archevêque de Martianopolis i. p. i.

"Après l'audience pontificale, qui a duré près d'une heure, Sa Grandeur a visité LL. EE. le cardinal Jacobini, secrétaire d'Etat, et le cardinal Nina, préfet des Palais Apostoliques, qui lui ont donné les marques les plus cordiales de l'estime et de la vénération qu'inspirent ses hautes vertus."

LE MONDE RELIGIEUX

Nous empruntons au Pèlerin la nouvelle suivante :

"Léon XIII a permis, sur la demande de la police, qu'on établit un poste de soldats italiens à l'ouest du Vatican, derrière la basilique de Saint-Pierre, pour en surveiller les abords; mais quelle sûreté peut-il attendre de cette protection? Son départ n'est pas décidé, mais tout est prévu pour le cas où il deviendrait nécessaire. Un inventaire des richesses artistiques du Vatican a été dressé. L'Autriche a offert au Saint-Père le château de Miramar, ancienne résidence de l'empereur Maximilien, fuillé au Mexique; il est situé sur l'Adriatique, non loin de Trieste. On dit que l'Angleterre a aussi offert au Pape une résidence à Malte. On y fait de grandes réparations dans le château de la Valette. Le gouvernement italien est fort en peine et craint les remontrances des nations qui ont des représentants auprès du Vatican. Léon XIII est décidé à ne rien demander à l'Italie et à s'entourer des garanties diplomatiques."

ENCORE JEUNE.—Ma mère a souffert longtemps de la névralgie et était dans un état alarmant. Aucun médecin ni médecines ne réussirent à la guérir. Il y a trois mois elle commença l'usage des Amers de Houblon, et maintenant elle est guérie et quoique âgée de 70 ans, l'on dirait d'une jeune femme. Il n'y a rien tel que les Amers de Houblon.

UNE DEMOISELLE, Providence R. I. — Journal.

UNE SIRÈNE

Nous lisons dans le Courier Journal, de New-York :

"L'arrivée d'une sirène authentique dans notre port est la sensation du jour. Cet être moitié femme moitié poisson a été apporté de Panama par le steamer Netley Abbey. C'est un pêcheur indigène qui l'a capturée dans la baie d'Aspinwall, il y a deux mois, pendant une violente bourrasque. M. Groch, surintendant de la "Boston Ice Company" à Panama, a fait faire don de la sirène au capitaine Homr, de l'Abbey, qui l'a courtoisement exhibée à beaucoup de savants et même d'ignorants. Cette merveille des profondeurs est en parfait état de conservation. La tête et le corps d'une femme sont très distinctement marqués. La forme du visage, les yeux, le nez, la bouche, les dents, les cheveux, les bras et la poitrine sont exactement ceux de la femme. Les cheveux sont d'un blond pâle et ont plusieurs pouces de long. Les bras se terminent par des espèces de pattes pareilles aux serres de l'aigle. De la ceinture en haut, le corps est tout à fait celui de la femme, et de la ceinture en bas c'est celui du mullet commun de nos eaux, avec ses écailles, ses nageoires et sa queue. Tous les vieux pêcheurs, amateurs ou de profession, avouent n'avoir jamais vu semblable poisson. Les savants qui l'ont vu sont sans dessus dessous, et déclarent que si la sirène est une créature fabuleuse l'histoire naturelle n'offre pas de classification où l'on puisse ranger cet étrange animal."

Une nouvelle mode, qui fit florès sous le Directoire, a été adoptée par plusieurs jeunes femmes de l'aristocratie—et aussi par des jeunes filles, dit le chroniqueur d'un journal français.

C'est la coiffure à la Ninon, à la Tallien ou à la George Sand, suivant sa dernière appellation, inventée pour rendre hommage au romancier féminin.

La coiffure Tallien se compose tout simplement des cheveux coupés courts et frisés.

Ce changement de mode est dû, paraît-il, à l'initiative d'une jeune princesse : l'archiduchesse Louis-Victor.

Vive, active, spirituelle et simple, l'archiduchesse déteste le faste et les parures de cour. Son mari aimait à lui faire porter les diadèmes de pierreries, insignes de son rang.

A toutes les réunions il la priaient de mettre sa couronne archiducal.

Un soir, impatientée, elle coupa en entier sa magnifique chevelure brune en s'écriant :

—Tu ne m'obligeras plus à porter des diadèmes.

Depuis ce temps, ses cheveux ondulés naturellement, presque frisés, parant son visage de leur grâce naturelle, la rendent si jolie, si jolie que le mari lui-même n'a pas demandé à les voir repousser.

Charles-Quint dit à Hernani :

Mais tu l'as, le plus beau et le plus doux collier, Celui que je n'ai pas—qui manque au rang suprême! Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime.

Ainsi l'Archiduc peut dire à sa femme : "Tu l'as le plus beau diadème, c'est ta radieuse jeunesse, c'est ta grâce incomparable."

Quand on voit dans la loge de gala de l'Opéra de Vienne, cette ravissante tête mutine, les épaules nues, brillantes de diamants, cela produit un effet très piquant et très original.

Mlle Rosa Bonheur a toujours porté les cheveux courts, et aussi Mlle Nellie Jacquemart—il y a quelques années—du temps qu'elle était l'enfant aimable et gâtée du salon de la baronne de Saint-Didier.

On prépare des perruques blondes très frisées, qu'on appellera perruques de Panurge, non seulement elles feront ressembler les femmes à de petits moutons jaunes, mais encore elles seront adoptées en si grand nombre, qu'elles mériteront sûrement d'avoir Panurge pour parrain.

SACRE DE MGR O'FARRELL

Le sacre de Mgr O'Farrell, comme évêque de Trenton, New Jersey, a eu lieu le jour de la Toussaint. NN. SS. les évêques Lynch, de Toronto, Crinnon, de Hamilton, Fabre, de Montréal et Cron-dell, de l'île Vancouver, en tout sept évêques et cent quarante membres du clergé, assistaient à la cérémonie présidée par Son Em. le cardinal McCloskey.

Parmi les cadeaux présentés à Mgr O'Farrell, à l'occasion de son sacre, se trouvait un magnifique exemplaire de l'édition illustrée de Notre-Dame de Lourdes, d'Henri Lasserre. Ce cadeau venait de l'honorable M. Mousseau.

On sait que Mgr O'Farrell est un ancien Sulpicien, et qu'il a longtemps exercé le ministère à Montréal, où il a laissé beaucoup d'amis.

—Rester trop longtemps dans les ateliers, donne aux ouvriers un teint mât, enlève l'appétit, les rend languissants et malades, appauvrit le sang, empêche les fonctions du foie, cause nombre de maladies; tous les médecins et médecines ne peuvent guérir. Il n'y a qu'en faisant usage des Amers de Houblon, et prenant beaucoup d'exercice que vous guéirez.—Christian Recorder.

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL

Montréal, 5 novembre 1881.

Table with 4 columns: Item, Price, Unit, and another Price. Includes FARINE (Farine d'avoine, Farine de blé d'Inde, Sarrasin) and GRAINS (Blé par minot, Pois, Orge, Avoine par 10 lbs, Sarrasin par minot, Mil, Lin, Blé d'Inde).

Table with 4 columns: Item, Price, Unit, and another Price. Includes LAITIÈRE (Beurre salé, Fromage à la livre) and VOLAILLES (Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) au couple, Oies au couple, Canards au couple, Poulets, Poullets).

Table with 4 columns: Item, Price, Unit, and another Price. Includes LÉGUMES (Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, Oignons par treize) and GIBIERS (Canards sauvages par couple, Canards domestiques par couple, Bécasses au couple, Pigeons domestiques au couple, Perdrix au couple, Tourtes à la douzaine).

Table with 4 columns: Item, Price, Unit, and another Price. Includes VIANDES (Viande à la livre, Lard, Mouton, Agneau, Lard frais par 100 livres, Veau par 100 livres, Porcs).

Table with 4 columns: Item, Price, Unit, and another Price. Includes DIVERS (Sucre ébrulé à la livre, Sirop d'érable au gallon, Miel à la livre, Œufs frais à la douzaine, Haddock à la livre, Saumon par livre, Peaux à la livre).

Table with 4 columns: Item, Price, Unit, and another Price. Includes MARCHÉ AUX BESTIAUX (Bœuf, 1re qualité, Bœuf, 2e qualité, Vaches, Vaches vaches, Veaux, 1re qualité, Veaux, 2e qualité, Veaux me qualité).

Table with 4 columns: Item, Price, Unit, and another Price. Includes PAIN (Pain, 1re qualité, Pain, 2e qualité, Paille, 1re qualité, Paille, 2e qualité).

Table with 4 columns: Item, Price, Unit, and another Price. Includes 70 CARTES DE VISITES (Cartes de visites avec votre nom, caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents. 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Distribution pour le commerce et les imprimeurs. 10c. Échantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

BULLETIN MENSUEL

DU

Bureau de Poste de Montréal

Table with 4 columns: Distributeurs, DÉPÊCHES, Fermées, and another column. Lists various routes and their respective departure times.

Décisions judiciaires concernant les journaux

- 1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.
2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.
3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.
4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

ADRESSES D'AFFAIRES

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK, AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES, (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L., C.R., et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

J. G. H. BERGERON, B. C. L.

AVOCAT,

7, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

PAGNUELO & ST-JEAN

AVOCATS,

No. 34, Rue Saint-Jacques, MONTREAL

SIMÉON PAGNUELO, C.R. E. N. ST-JEAN, B.C.L.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON,

AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes, MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D., BERN. GLOBENSKY, F. J. BISAILLON, B.C.L., T. BROUSSEAU, L.L.B.

F. X. COCHUE,

EVALUATEUR,

Membre de la Corporation des Agents d'Immobilier; 166 sociés des Prêts sur Immeubles; Achat et vente de biens touchés. Bureau à la Commission des Immeubles.

RUE SAINT-JACQUES, No. 71, MONTREAL

AU GRAND VATEL

26, 28, 30, Rue St-Jacques, MONTREAL

LUNCH A TOUTE HEURE

A 25 CENTS ET 50 CENTS

BUREAU DE CREDIT

GAGNON FRÈRES, Propriétaires,

ÉDIFICE DE LA BANQUE JACQUES-CARTIER, PLACE-D'ARMES, MONTREAL

P. FOREST,

300, rue Saint-Paul, Montréal — 1, rue Bourla, Antwerp (Belgique)

Produits canadiens vendus en France, Allemagne et Belgique.—Importateur d'Articles français, belges et allemands, aux prix de fabrique.—Spécialité de matières premières.

Manufactures Françaises d'Ornements d'Eglise. Quatre premiers prix et un Diplôme d'Honneur à l'Exposition de Montréal

R. BEULLAC,

229, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Peinture Religieuse, Chasublerie, Orfèvrerie, Bronzes. Succursale des Etablissements Artistiques de Bar le Due (France), pour la Peinture sur Verre (Vitraux) et la Statuaire Religieuse.

UNIQUE OCCASION

De se former une Bibliothèque à Bon Marché. Quinze pour Cent de remise sur tous les achats d'un moins \$10.00 des ouvrages de Théologie, Histoire, Littérature, Droit, Médecine, etc., etc.

En établissant une manufacture de papier, nous avons décidé de nous occuper à l'avenir plus particulièrement de la PAPETERIE, de la LIBRAIRIE CLASSIQUE et de PIECE, pour la vente en gros et l'importation sur demande; et afin d'écouler le plus promptement possible notre fond de livres et d'articles de détail nous ferons une grande réduction sur les prix, sous forme d'escompte, suivant l'importance des achats

J. B. ROLLAND & FILS,

LIBRAIRES ÉDITEURS,

12 & 14, Rue Saint-Vincent, Montréal

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'EUROPE ET D'AMÉRIQUE sur l'introduction générale de

L'Huile Australe

DE

PRATT

DANS LE CANADA

Cette huile célèbre, comme il est bien connu à, pendant plusieurs années, été reconnue sur les marchés américains et européens comme la meilleure sous tous les rapports, et nous avons pu à peine suffire à la demande. Cependant, nous sommes maintenant en mesure de donner satisfaction spéciale au marché du Canada, et nous nous sommes entendu avec

M. C. PREVERLY

comme agent pour voir à la prompte et fidèle exécution des commandes, soit pour débiter l'huile présente ou pour faciliter les importations directes.

CHAS. PRATT & CIE.

NEW-YORK,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers

L'HUILE ST-JACOB

MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St-Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

POELES, POELES!!

Le poêle de pas age COUNTESS, nouveau modèle, est le mieux fini, le plus économique et aussi le plus amélioré avec ou sans fourneau, POELES DE CUISINE à bois et à charbon, Chaudières à charbon, Pelles, Sas, etc., chez

L. A. SURVEYER,

188, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouvellement. — Se vendent dans toutes les Pharmacies — Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. — Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le sousigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FÉVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver.

M. Marcus Smith, qui est chargé du bureau à New Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Sec. Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 24 octobre 1881. 44-3

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Épicier respectables



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

JEUDI, 24 Juillet 1881,

Les trains partiront comme suit:

Table with 3 columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. Rows list departure and arrival times for various stations like Hochelaga, Ottawa, Québec, St-Jérôme, Joliette.

(Trains locaux entre Aylmer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureau Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. VISA-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. L. A. SÉNÉGAL, Secrétaire-Général.

Advertisement for Victoria Poudre à Pâte, featuring a portrait of a woman and text: 'La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDW. RDS. Analyste. TOUS LES ÉPICIER Manufacturée par D.G. BROUSSEAU & CIE. MONTREAL.'

Advertisement for Hop Bitters, (A Medicine, not a Drink.) Contains Hops, Buchu, Mandrake, Dandelion. They cure various ailments. \$1000 in gold. Will be paid for a case they will not cure or help, or for anything impure or injurious found in them.

Advertisement for La Compagnie Lithographique - Burland (Limitée). Capital \$200,000. Electrotypists, Lithographers, Printers, Engravers, Editors, etc. 3, 5, 7, 9 & 11, Rue Bleury, Montreal.

Advertisement for G. B. Burland, Lithographer and Printer. 'Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.'

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, pour les propriétaires, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).